145-1990

Quelle Eglise pour demain ?

« Ensemble, aujourd'hui, nous découvrons que l'Eglise n'est Eglise que dans l'ouverture et le dialogue avec ce qui n'est pas elle-même, à la manière de Jean-Paul II lorsqu'il va à Assise prier pour la paix avec ses frères d'autres religions.

Ensemble nous voulons bâtir une Eglise risquée aux quatre vents, solidaire des combats pour le pain et la liberté.

« Eglise de plein vent » pour dire Dieu dans un monde qui change, tel est l'objectif de cette grande célébration.

Nous voulons permettre à des jeunes adultes, à des jeunes d'aujourd'hui, de respirer dans l'Eglise l'air du large et de s'engager sur des routes où les attendent d'autres hommes et l'Esprit de Dieu... ».

(Présentation de Pentecôte 90 par André LACRAMPE)

A nos risques et périls

Christian BILLOTE

Je voudrais vous parler à partir de notre expérience dans notre petit coin de banlieue et, tout d'abord, vous le présenter.

Bobigny n'est pas née en 1969 mais, à partir de cette date, avec le nouveau découpage de la Région Ile-de-France en sept départements, la ville devient chef-lieu de Seine-Saint-Denis. Hier, bourgade grise et sale, habitée, en 1965, par 120 maraîchers, la ville connaît alors, rapidement, une transformation totale. Arrive, avec la préfecture, une cité administrative de plus de 5 000 employés. La rénovation du Centre Ville et de nombreuses tours, un nouvel Hôtel de ville, une Bourse départementale du travail, une Maison de la culture, un Centre commercial, un Tribunal, des entreprises...

L'équipe MDF était arrivée, elle, en 1964-65. Les réalités caractéristiques de cette ville lui sont très vite apparues : une population ouvrière très dense mais très pauvre, enclavée entre deux axes routiers, peu d'équipements, guère de commerçants, des jeunes qui ne sont jamais allés à Paris pourtant distant de 3 km, les ravages de l'alcoolisme.

La municipalité de Bobigny est communiste. Depuis la fondation du PC, en 1920, elle a toujours été dirigée par un maire communiste. En relisant l'histoire de la ville, on est frappé par la place et l'influence du PC sur l'ensemble des réalités de la ville. Le maire devient, en 1969, le premier président du nouveau Conseil général de la Seine-Saint-Denis.

Dans tout cela, l'église est un bâtiment noir et austère, à l'image du reste de la ville. Très vite, l'équipe MDF découvre que, par son style de vie, l'Eglise est étrangère à ce pays.

S'impose alors la nécessité de développer une véritable Action Catholique Ouvrière et, pour les prêtres, d'entrer dans le monde du travail salarié, tout en conservant les responsabilités paroissiales. Il s'agit de faire naître un autre type d'Eglise.

Il fallait, en effet, donner aux gens une autre idée de l'Eglise que celle qu'ils avaient — Eglise de services surtout — et la rendre plus accueillante. La caractéristique de cette Eglise et de l'équipe prêtres - laïcs, c'est d'avoir évolué avec cette ville. Tout naturellement, le projet missionnaire s'est ainsi coulé dans la construction de la cité. Nous avons eu de nombreux débats dans le cadre de la réflexion sur le projet missionnaire. Quand je dis « nous », ce sont les prêtres, des représentantes des communautés religieuses et des laïcs qui avaient accepté, à la demande de prêtres, de partager la réflexion engagée, notamment dans le cadre du groupe de Jouarre, ainsi nommé parce qu'il se réunissait, tous les ans, à la rentrée, pour un week-end, à la communauté monastique de Jouarre.

Nous avons employé des images diverses pour illustrer ce projet missionnaire. Celle qui revient le plus souvent, c'est celle des deux bouts de la chaîne qu'il faut tenir ensemble. Dans notre projet, il y a toujours eu ces deux aspects :

- volonté de partager la vie des gens ;
- volonté d'assurer une visibilité de l'Eglise.

Partager la vie des gens

Partager et vivre au quotidien la vie des gens, par une équipe territoriale, ce n'est pas évident. D'autant que, là-aussi, il a fallu s'adapter. Si la classe ouvrière reste majoritaire à Bobigny, elle s'est transformée, avec l'arrivée des classes moyennes de la ville préfecture. La difficulté de rester fidèles au monde des pauvres est apparue.

Les prêtres sont progressivement passés au travail. On les a retrouvés, avec des laïcs, dans le cadre des transformations de Bobigny : participation aux

associations Mouvement de la Paix, France-R.D.A., Comité de Jumelage, Syndicat d'initiative, associations de locataires, de parents d'élèves, syndicats, luttes pour le développement des transports en commun (notamment pour la construction du métro), pour obtenir des équipements d'une ville préfecture (lycées, écoles).

Toutes les énergies disponibles, avec les sensibilités de chacun, sont entrées dans le jeu de la construction de la ville et de la participation à sa gestion. Plusieurs laïcs ont été élus au Conseil municipal, dont l'un sera maire-adjoint. Cela s'est fait dans la logique des réalités concrètes et sans créer de tensions aiguës. De même, un prêtre a été nommé, par la municipalité, président de l'Office public municipal d'HLM.

Je voudrais souligner, que ce soit pour les laïcs ou les prêtres, les responsabilités ont été prises et acceptées à cause du service qu'elles comportaient mais aussi à cause des risques que l'Evangile demande de courir pour un partage le plus vrai avec les autres.

Cela n'a été possible que dans une longue histoire, où notre réflexion a pu mûrir, entre prêtres et laïcs, dans le cadre d'une amitié sans faille et de solidarités au quotidien. Un groupe de réflexion, dit CH/COM (chrétiens communistes) — sigle qui veut éviter de préciser qui est membre du PC et qui est en lien avec le PC — s'est voulu interrogateur sur notre façon de vivre la foi au contact du monde communiste et aussi sur le signe d'Eglise que nous cherchions à lui proposer.

Rendre l'Eglise visible

Le deuxième bout de la chaîne, c'est la visibilité de l'Eglise.

C'est notre volonté, à l'intérieur de toutes ces diverses réalités humaines et pour le service des hommes, d'assurer que l'Eglise donne le signe de Jésus-Christ le plus pur, le plus vrai, repérable et lisible pour les hommes de notre ville.

C'est ainsi que nous avons été amenés à construire, avec la Municipalité à direction communiste, une nouvelle église, avec la volonté, à travers ces nouveaux bâtiments, de témoigner de la réalité de Jésus-Christ et de la jeunesse de sa Parole en cette fin du 20^e siècle. Pour cela, il était préférable de démolir l'ancienne église et d'en construire une autre, qui témoignerait de la présence des chrétiens dans leur ville. C'est cela que le béton et le bois tentent d'exprimer. C'est le mur et la flèche, pour reprendre des clichés que nous avons employés. La flèche s'élève vers le ciel, elle nous appelle au dépassement, au spirituel. Le mur, c'est la réalité de tous les jours, c'est notre engagement quotidien. Notons au passage le poids des dialogues ouverts qui se sont instaurés au moment de la conception et de l'inauguration, en présence de notre évêque, du maire et de la municipalité, ou au moment de la messe télévisée préparée avec les chrétiens en collaboration avec des incroyants.

La visibilité de l'Eglise, c'était d'abord, pour une paroisse comme la nôtre, sa prise en charge pour une évangélisation de la ville. C'est difficile de passer d'un ensemble de services d'Eglise (baptêmes, mariages, enterrements, catéchisme) à l'évangélisation du monde incroyant. La volonté missionnaire nous oblige à nous ouvrir, à nous tourner vers l'extérieur, tout en sachant bien qu'il faut assurer avec sérieux les services d'Eglise. Nous avons donc mis en place de nouvelles façons pastorales pour y arriver.

C'est d'abord une assemblée générale annuelle, où le côté festif n'est pas le dernier. C'est le « collectif prêtres-laïcs-religieuses », où la priorité est donnée à ce que nous appelons les témoins des réalités de vie de Bobigny, c'est-à-dire des gens qui sont représentatifs et témoins de ce qui se vit dans notre ville (jeunes, 3^e âge, Dom-Tom, la santé, la cité administrative...), les recherches motivées par un souci d'évangélisation. C'est l'équipe responsable, composée de tous les prêtres, de deux religieuses et de cinq laïcs élus par l'assemblée générale. Le tout, dans le cadre d'une constitution élaborée et adoptée par l'ensemble des chrétiens. Voilà pour le fonctionnement.

Notre souci d'agir autrement nous a poussés, notamment dans le cadre de la fréquentation de l'église par des gens qui y venaient peu, à montrer l'Eglise et ses célébrations sous un autre jour, que ce soit lors des baptêmes, des mariages ou des enterrements. Nous avons eu le souci également de dire autrement et bien haut, à l'occasion d'événements graves, locaux, nationaux ou internationaux, ce que pensaient des chrétiens (Groupe parole de foi).

Tout cela paraîtrait bien merveilleux si je ne précisais pas quelques difficultés. Pour beaucoup, notre Eglise reste d'abord une station service où l'on se rend quand on a besoin de quelque chose. Notre réflexion a été confrontée à l'inertie d'une communauté majoritairement consommatrice et peu encline au militantisme évangélique proposé. D'ailleurs, à plusieurs reprises, nous avons évoqué le risque d'une coupure entre chrétiens engagés dans les différents postes de responsabilité d'Eglise et l'ensemble des chrétiens peu désireux de participer aux activités proposées.

A Bobigny, l'équipe prêtres-laïcs a connu de fortes tensions, à certaines périodes. Nous n'avons pas toujours su les dépasser et nous avons même été obligés de nous séparer de certains membres de l'équipe. Les communautés religieuses n'ont plus souhaité être représentées à l'équipe responsable.

Pour terminer, il faut souligner que partager une même responsabilité missionnaire, c'est autre chose que partager et approfondir les engagements et les responsabilités des différents membres d'un groupe. Cela exige beaucoup de disponibilité, que n'ont pas toujours les laïcs. Cela suppose un respect des personnes, un partage fraternel mais aussi un minimum de prière commune. Je voudrais dire enfin que nous n'avons pas su faire connaître cette expérience de coresponsabilité à Bobigny ni la valoriser, notamment au niveau diocésain.

Au pied du mur

L'avenir, dans tout cela ?

D'abord, un premier constat : la MDF est partie, malgré la coresponsabilité engagée, malgré la demande des laïcs qui ont pu rencontrer plusieurs fois leur évêque. A aucun moment ces laïcs, dits responsables, n'ont été consultés sur le choix des nouveaux prêtres. Notre constat à ce sujet est très amer et nous amène à penser que notre expérience n'a été reconnue que sur un plan local : les laïcs sont dignes de participer, mais dans un cadre bien réglementé. D'ailleurs, à Bobigny, c'est d'abord parce que les prêtres de la MDF ont bien voulu s'engager dans la coresponsabilité que les choses ont pu avancer et non pas parce que des laïcs le demandaient au départ.

Alors, quel avenir pour la coresponsabilité dans l'Eglise de demain ?

Devons-nous nous engager, à nos risques et périls ? Attendre d'être véritablement confrontés à l'absence de prêtres pour que d'autres rapports s'installent entre les évêques, les prêtres et les laïcs ?

L'expérience d'Eglise territoriale, que nous avons vécue à Bobigny, n'est pas la seule à envisager. Même si elle est très repérable sur le terrain mais, en même temps, lourde à gérer. « L'Eglise, c'est nous », mais, au travail, dans nos associations, dans bien d'autres endroits que dans notre paroisse, nous prenons la responsabilité de notre foi. Dans la difficulté de mettre en œuvre notre foi, nous, laïcs, nous sommes toujours portés à prendre nos distances à l'égard d'une Eglise qui n'est pas celle que nous souhaitons. Pour ne citer qu'un exemple, c'est la question qui nous est posée par ces chrétiens vivant leur foi dans des communautés de base d'Amérique du Sud.

Oui, les tâches de la coresponsabilité prêtres-laïcs nous remettent au pied du mur. Ces quelques interrogations, il nous faut les poser, avec bien d'autres, dans le cadre de notre visée apostolique. C'est peut-être d'abord cela, notre première responsabilité de coresponsabilité missionnaire.

C'est peut-être cela, l'Eglise de plein vent.

Quand on se sait aimé de Dieu

Jacques GAILLOT

Une Eglise de Pentecôte, c'est une Eglise qui réussit sa communication. Le message est reçu. Habitée par le souffle de Dieu, elle se porte à la rencontre des autres. La petite communauté des Apôtres réussit à entrer en communication avec la grande communauté humaine qui se trouve à Jérusalem. Des gens de toutes races et de toutes cultures. Une Eglise de Pentecôte est branchée. Elle prend chair dans l'histoire. Elle prend corps dans la vie des hommes et des femmes de ce temps.

Comme si Jésus disait à ses Apôtres : « Maintenant, c'est à vous de jouer. Vous avez mon Esprit qui est en vous. Allez-y. Vous êtes responsables ».

C'est à nous de passer sur l'autre rive. Nous verrons, en avançant, les merveilles de l'Esprit de Dieu qui est à l'œuvre en toute personne. Nous ferons aussi l'expérience de la contradiction et du rejet.

Comment préparer une Eglise de plein vent, une Eglise de l'avenir ?

Une Eglise de plein vent se veut présente au monde

Tout ce qui touche la vie des hommes et des femmes touche les disciples du Christ. L'Eglise rencontre son temps quand elle est attentive aux événements,

aux grandes questions qui montent à l'horizon, aux défis qui lui sont lancés. Rien de ce qui est humain n'est étranger à la vie des baptisés.

Evreux a le triste privilège d'avoir sur sa Base aérienne l'installation d'un P.C. des forces nucléaires stratégiques. Le Mouvement de la Paix, l'Appel des Cent, Pax Christi, le M.A.N. ont manifesté contre cette installation, qui s'est faite dans le plus grand secret, sans aucune information de la population. A la protestation s'est joint un geste symbolique : la plantation d'un arbre de la Paix, non loin de la Base. Je ne pouvais pas ne pas m'apercevoir que les chrétiens étaient peu nombreux ! La place des chrétiens n'est-elle pas à prendre sur le chantier de la Paix en s'opposant aux essais nucléaires, à la course aux armements, aux ventes d'armes ? N'est-ce pas un grand défi pour l'avenir de l'humanité ?

Une manifestation se prépare à Paris et dans d'autres capitales pour demander l'annulation de la dette des pays du Tiers-Monde. Une dette qui s'élève à 1 300 milliards de dollars et qui asphyxie les pays pauvres. La dette est le nouvel esclavage des temps modernes. Elle étouffe des pays en état de survie.

Chrétiens des pays riches, nous ne pouvons pas en prendre notre parti. La solidarité n'a pas de frontières. Nous sommes de la même planète. Serons-nous présents sur ce chantier ?

La présence au monde suppose des choix, des engagements. Si l'Eglise est à côté de la plaque, elle n'a plus rien à dire. Si elle est campée en dehors de la vie, elle ne peut plus être signe prophétique pour le monde. Le rôle de l'Esprit-Saint est de nous placer au cœur du monde avec la passion de Dieu et la passion de l'homme.

*
**

Une Eglise de plein vent fait le choix prioritaire des pauvres

Les paroles ne suffisent pas. Ni les incantations. Non pas ceux qui disent mais ceux qui font. Les difficultés commencent quand on fait des choix.

Je viens de la ZUP de Blois, où se déroulait une fête organisée par les associations d'immigrés. On m'a fait part des résultats d'un sondage sur le racisme. En voici quelques-uns :

- 47 % des Français, mais 57 % des catholiques pratiquants, souhaitent qu'on renvoie chez eux les émigrés qui perdent leur travail ;
- 76 % des Français, mais 85 % des catholiques pratiquants, pensent que le comportement de certains émigrés justifie des réactions racistes à leur égard ;
- 70 % des Français, mais 75 % des catholiques pratiquants, acceptent le concept de « seuil de tolérance » ;
- 32 % des Français, mais 38 % des catholiques pratiquants, trouvent normal que les contrôles d'identité dans la rue s'appliquent seulement aux jeunes Arabes.

Et enfin, je termine par là :

- 43 % des Français, mais 57 % des catholiques pratiquants, comprennent le vote pour Le Pen.

Un évêque commentait ce sondage en posant cette question : « Nos paroisses sont elles françaises ou catholiques ? ».

Le choix prioritaire des pauvres concerne les immigrés. Si on va dans le sens de l'exclusion, on ne va pas dans le sens de l'Evangile. Celui qui n'accueille pas ne peut pas se réclamer de l'Evangile. Jésus s'est montré solidaire des exclus. Il est devenu lui-même un exclu.

Une Eglise solidaire des exclus s'ouvre à tous et devient catholique. La force des chrétiens, c'est leur lien avec les pauvres.

A la prison, je rends visite à Christian. La semaine suivante, sa sœur vient le voir. Christian lui parle de ma visite. Elle tient à venir à l'évêché me remercier. Très vite, elle a envie de me demander : « Comment se fait-il qu'un évêque aille à la prison voir des prisonniers ? J'en suis étonnée ». Je lui ai répondu : « Je suis étonné de votre étonnement. Les évêques vont voir des prisonniers. Ça fait partie de leur mission habituelle. S'ils n'allaient pas visiter des prisonniers, ce serait surprenant ».

Comment se fait-il que beaucoup soient étonnés lorsque l'Eglise se montre solidaire des pauvres, des sans papiers, des sans voix ? N'est-ce pas un comportement normal pour l'Eglise ? D'où vient que les gens ne soient pas étonnés lorsque l'Eglise ne s'engage pas ? Nous commettons souvent le péché d'omission : ne pas faire ce qui serait à faire. Jésus a annoncé la Bonne Nouvelle aux pauvres. C'est un choix prophétique pour l'Eglise.

Une Eglise de plein vent, c'est une Eglise qui a au cœur la passion de Dieu et la passion de l'homme. C'est une même passion. Ça ne peut pas ne pas se voir. Ça ne peut pas ne pas interroger. La mission nous presse de communiquer ce qui nous brûle le cœur. Quand on se sait aimé de Dieu, on a envie de le dire.

L'Eglise demain, peuple de Dieu, comment ?

Albert ROUET

J'ai quatre choses à dire :

Pour demain, l'espérance aujourd'hui

DEMAIN, c'est le mot qui m'a interrogé. On ne peut parler de demain que si on est d'accord pour vivre aujourd'hui pleinement. Or, il me semble qu'une des grosses difficultés de notre Eglise, aujourd'hui, est qu'elle vit mal la pénurie. Dans un certain nombre d'endroits, on est en train de gérer la pénurie. On est donc rentré, bon gré - mauvais gré, dans une spirale de mort. Parce que nous ne supportons pas de manquer. Nous avons l'habitude d'avoir beaucoup de prêtres et il nous faut à tout prix trouver des prêtres ou des remplacements de prêtres. Mais nous ne voulons pas changer de fonctionnement, qui est un fonctionnement de riches. Comme nous avons peur d'évoluer, peur de ce manque, eh bien ! cela engendre la violence à l'intérieur même de nos relations parce que la violence est toujours fille de la peur.

Je crois, au contraire, que le manque dont notre Eglise souffre, et je m'en rends bien compte, est un appel. L'Esprit nous parle aussi par nos manques. Nous n'arrêtons pas de parler des pauvres et nous ne supportons pas, nous, de vivre cette pauvreté, qui est celle de notre Eglise, en hommes et en moyens. Vivre pleinement aujourd'hui, c'est avoir cette espèce de réalisme sur nos réelles possibilités, ce qui veut dire aussi que *l'heure est à l'espérance*. L'espérance, pour moi, est le résultat premier de la pauvreté. Quand on a tout, on garde. Quand on n'a rien, on espère et on désire. Nous nous trouvons,

aujourd'hui, comme Eglise, devant un choix : celui de la peur et de la crispation, ou celui de l'espérance et de la foi, donc de la création. Je crois vraiment que, si nous vivons aujourd'hui dans l'espérance, il y aura un demain. Si nous nous crispons sur cette peur de manquer, demain ne sera que copie conforme d'aujourd'hui ; donc, il n'y aura pas de demain, ou demain ne sera que la dureté d'aujourd'hui violemment projetée. Nous aurons un futur, nous n'aurons pas d'avenir.

Parce que demain, me semble-t-il, a deux composantes. Il y a une composante que nous pouvons prévoir et je vais en parler. Mais il y a une composante que nous ne pouvons pas prévoir : nous ne sommes pas maîtres de demain et demain est en partie imprévisible. Demain nous sera donné et nous sera donné à partir de nos rencontres, à partir des appels entendus, à partir de notre volonté « d'être dans la mêlée », comme disait Jacques Gaillot tout à l'heure. L'Eglise ne possède pas son demain mais elle le reçoit et, par conséquent, je crois que notre première responsabilité, aujourd'hui, est de nous mettre dans une attitude qui nous permette de recevoir « demain » de Dieu et des autres.

La mort du déisme et ses suites

Deuxièmement, j'ai dit qu'il y avait, dans demain, un côté prévisible. Ce que je constate, pour ma part, et qui explique pour une part les chiffres alarmants que Jacques, tout à l'heure, a cités, c'est ceci : je crois que nous sommes comme chrétiens, invités à un effort d'intelligence. Il nous faut comprendre notre situation avant de nous précipiter, tête baissée, dans des solutions qui seront peut-être immédiates mais qui, n'étant pas suffisamment mûries, humainement mûries, n'ont pas beaucoup de chance de porter l'Eglise. Le Christ est resté 30 ans à attendre. Le prévisible est que nous assistons à la faillite et à la mort du déisme. Le déisme consiste à croire qu'il y a un Dieu qui soutient la création et la morale. Le fait qu'il y ait beaucoup de réactions conservatrices sont des réactions angoissées face à la mort de ce déis-

me. Si vous voulez, nous assistons au trépas de ce mariage étonnant entre Voltaire et la comtesse de Ségur ! Voltaire, pour la création :

« L'Univers m'embarrasse
et je ne puis sayer
que cette horloge marche
et n'a pas d'horloger »

et la comtesse de Ségur, pour la morale.

Ce déisme, je le constate, est en train de s'effondrer. Nous assistons plus, à mon avis, à une crise grave du déisme, donc à un effondrement des repères habituels des gens, qu'à une crise authentique du christianisme. Et, pour beaucoup de gens, les deux se confondaient. Nous allons nous trouver devant deux courants : nous allons nous trouver devant l'émergence d'une requête d'identité chrétienne très forte et nous la voyons, et nous assistons en même temps à la montée d'une multiplicité de formes d'indifférence, voire d'athéisme, capables de se conjuguer avec une immense crédulité. Si je voulais gagner de l'argent, je me ferais diseur de bonne aventure !

Or, ce prévisible-là nous oblige à nous situer comme Eglise.

La nécessaire invention

Cela suppose que nous nous arrêtons de nous occuper de futilités. Nous passons trop de temps à nous regarder nous-mêmes, trop de temps à parler de nous, de notre psychologie, de notre pouvoir, de nos structures, de notre organisation. Implicitement acculés par les difficultés de l'heure, nous avons, même dans notre type d'ouverture, une tendance à nous scléroser pour garder ce qui, hier, a marché. Or, je crois que l'Eglise de demain est appelée à l'invention. Elle est donc appelée à une immense souplesse, à une adaptabilité perpétuelle, non pas pour son confort à elle mais pour pouvoir rejoindre les

gens qui, eux, n'auraient pas bougé, ni évolué. Cela veut dire que, ou bien nous sommes persuadés que nous n'avons qu'à continuer en améliorant tant bien que mal ce que nous faisons (et je vous rappelle, à ce sujet, que les plus belles locomotives à vapeur ont été construites quand on électrifiait le réseau) ou bien alors nous serons capables, sous la poussée de l'Esprit et des besoins des hommes, d'inventer des structures multiformes en communion. Ce qui veut donc dire aussi que nous ne pourrons avoir une requête d'identité chrétienne qu'à condition d'avoir des lieux de ressourcement typiquement chrétiens, donc où la foi manifeste sa propre ouverture.

La vie intérieure et le chemin du monde

Dans mon quatrième point, je crois qu'il faut revenir à deux bases. L'opposition entre l'identité chrétienne et l'indifférence religieuse me paraît être, demain, un des risques de l'Eglise. Face à un monde qui sera peu chrétien, la tentation du repli est immédiate. C'est la tentation qui nous guette. Par conséquent, je pense que, devant cette tentation-là, il nous faut revenir — pour moi, c'est une conviction — à une *vie intérieure* de la foi, parce que, précisément, le Christ est celui qui, sans arrêt, de l'intérieur de nous-mêmes et de l'intérieur de son Eglise, la donne aux hommes et *la lance* sur le chemin du monde. La Pentecôte nous met dehors, mais elle suppose que nous nous laissons rencontrer par l'Esprit de la Pentecôte. Donc je crois qu'il y a un lien très fort entre le ressourcement chrétien à partir de l'Evangile et notre sortie dans le monde, parce que c'est en écoutant le Christ que nous entendrons les cris des hommes, tels que le Christ les perçoit. En étant attentifs à la présence de l'Esprit, nous percevons les rumeurs du monde. L'Esprit rend toute l'Eglise attentive. C'est pourquoi la distinction entre « l'Eglise-institution » et le corps du Peuple de Dieu est une distinction de riches installés. Nous sommes, aujourd'hui, grâce au ciel, trop pauvres ! Retroussons nos manches pour accueillir demain et pour le construire !

Rencontre de l'Islam *

Le monde musulman occupe de plus en plus souvent la « Une » de l'actualité et nous interroge.

Les grandes migrations du XX^e siècle posent des questions ultimes sur le « vivre ensemble », la justice et le partage.

Au fil des ans, des chrétiens ont rencontré d'autres croyants.

Ces hommes et ces femmes, qui ont partagé et se sont rencontrés dans leurs richesses différentes et leurs aspirations communes, se retournent sur le chemin parcouru et disent l'espérance commune dans le monde à bâtir ici et ailleurs.

Ils se respectent et s'interrogent mutuellement. Ils témoignent...

(*) Toutes les interventions au Pavillon « Rencontre de l'Islam » seront disponibles, en début de 1991, dans un document publié par le S.R.I. : Secrétariat pour les Relations avec l'Islam, 71, rue de Grenelle - 75007 PARIS - Tél. 42 22 03 23.

L'Islam, chemin de Dieu

Dominique LANQUETOT

En arrivant en Algérie, en 1956, j'étais surtout polarisé par l'injustice du fait colonial : l'urgence était la fin de la guerre et son issue, l'indépendance. Ensuite, j'ai partagé, avec mes amis Algériens, le souci du développement d'un pays exsangue, dans une perspective socialiste. C'était, me semble-t-il, la réparation de ce qui avait été détruit ou désorganisé par la guerre. A cette époque, l'Islam m'apparaissait donc comme une autre religion, qu'il était important pour moi de connaître parce qu'elle était la religion des Algériens, mais qui ne me questionnait pas encore dans ma foi et dont je n'attendais rien. J'estimais que ma foi et le témoignage de ma vie étaient susceptibles d'apporter quelque chose aux Algériens et que cela ne dépendait que de moi et de mon Eglise...

Aujourd'hui, je suis de plus en plus convaincu que l'interpellation de ma vie de foi, pour des musulmans, ne dépend plus du tout de moi, mais uniquement de Dieu, de son Esprit... Par ailleurs, je suis convaincu que le témoignage de foi de certains de mes amis musulmans ou musulmanes a été

et demeure un apport pour ma propre vie de foi et m'aide à l'approfondir.

Une vie partagée

Cette évolution a pour soubassement la vie quotidienne, professionnelle (secrétaire médical en service de pédiatrie) que je mène depuis 30 ans.

Grâce à ce partage de vie, j'ai constaté que bon nombre de mes collègues, hommes et femmes, vivant leur foi et pratiquant la religion de l'islam de manière tout à fait authentique, assumaient pleinement leur responsabilité humaine, s'épanouissaient dans leur foi, sans aucune agressivité à l'égard d'autres croyants, mais sans éprouver non plus le besoin de changer de religion.

Grâce à eux, l'islam, vécu à leur manière, m'est apparu cohérent, consistant, susceptible de donner un sens à leur vie et de les faire vivre jusqu'à leur mort.

— Ce vieillard se levant discrètement, chaque matin, à l'aube, pour accomplir son devoir de prière...

— Ces hommes qui, sans aucun respect humain, ont accompli devant moi une des cinq prières du jour, par fidélité à Dieu...

— Ce jeune alcoolique qui s'est arrêté, qui s'est mis « à faire la prière » et dont le comportement, au travail et avec les autres, a changé...

Tous ces priants me permettent de reconnaître la valeur de la prière musulmane et m'ont interpellé sur la place de la prière dans ma propre vie.

Il en est de même pour le jeûne. Lorsque je le vois vécu par des gens le plus souvent modestes, qui ne modifient en rien ni leur travail, ni leur humeur, je m'interroge sur ma capacité à faire un effort physique de ce type.

Je pense à la manière dont cette vieille femme, en pleine guerre d'Algérie, alors qu'un de ses fils venait de mourir sous la torture, qu'un autre était au maquis, m'accueillait et partageait avec moi le pain et le sel... Sur le moment, parce que j'étais trop sûr de moi, je n'ai pas mesuré tout ce que cela représentait pour elle ; aujourd'hui, je mesure tout le pardon qu'elle me témoignait par cet accueil.

J'ai toujours été interpellé par la soumission à la volonté de Dieu et la Paix qui animaient mes frères musulmans, face à la mort. Je garde comme un souvenir précieux le témoignage de ce musulman de

45 ans, atteint d'un cancer, le sachant et envisageant paisiblement sa mort comme une volonté de Dieu qui le ferait retourner à Lui. Combien de fois ai-je été interpellé par les mamans au chevet de leur enfant malade, les entourant de leur tendresse comme toutes les mamans du monde, luttant avec la maladie pour les en protéger, tout en s'en remettant totalement à Dieu ? Combien de fois ai-je été bouleversé par cette acceptation, devant la mort, de la volonté de Dieu, sans aucune révolte, attestant, comme dit le Coran, que les enfants, comme les biens de ce monde, sont un don de Dieu ?

Relire le Coran

Quand j'ai ouvert pour la première fois le Coran, je voulais en avoir une connaissance livresque, pour ne pas être ignorant, par souci d'érudition aussi. Je dois dire que la première lecture du Coran ne m'a pas enchanté ; j'ai même été heurté, et je le suis encore, par certains aspects au même titre d'ailleurs que je n'aime pas certains passages de l'Ancien Testament. Poussé par la foi de mes amis musulmans, j'ai été amené à relire le Coran non plus pour en avoir une connaissance livresque mais pour y rechercher ce qui était, pour mes amis, « parole de Dieu » et ce qui pouvait l'être pour moi. J'y ai découvert ce que nous pouvions vivre ensemble :

- la louange du Dieu Créateur, à travers les signes de sa Création ;
- la miséricorde de Dieu, dès lors que nous reconnaissons, les uns comme les autres, que nous sommes pécheurs devant Dieu et devant nos frères ;
- la soumission à la volonté de Dieu, soutenue par l'Esprit de Dieu présent dans le Coran, même si nous ne le définissons pas de la même manière ;
- le sens de la responsabilité que Dieu nous a confiée en nous établissant comme gérants de sa création et en nous apprenant que nous n'avons à nous considérer propriétaires de rien, pas même de nos enfants et qu'il est l'AU-DELA DE TOUT, Source et But de toute vie et de toute miséricorde ;
- cet absolu de Dieu, que l'appel à la prière musulmane rappelle chaque fois en proclamant également son unicité, m'a amené à réfléchir à la place que j'accordais à Jésus-Christ ;
- pour terminer, la manière dont le Coran insiste sur l'action de Satan comme ennemi de Dieu et de l'Homme m'a amené à reconsidérer la place de l'Esprit du mal dans le monde en constatant à quel point il peut me faire dévier en refusant l'appel de Dieu.

Cette rencontre de l'islam n'occulte pas, pour moi, les aspects conformistes, intégristes, fanatiques, qu'il peut revêtir ici ou là, à propos de telles ou telles circonstances de la vie.

Quelles ont été et sont, pour moi aujourd'hui, les conséquences de cette reconnaissance, chez moi progressive, de l'islam comme chemin de Dieu et lieu de l'Esprit ?

Le fait de reconnaître que, pour tout croyant, la foi est un don de Dieu et que Dieu demeure libre de prodiguer ses dons comme Il le veut a, pour moi, comme conséquence d'évacuer toute forme de prosélytisme. Cela ne veut pas dire que j'ai à mettre ma foi « sous le boisseau », à la cacher. Je dois en vivre le plus possible, gratuitement, laissant totalement à Dieu et à son Esprit le soin d'interpeller par ma vie d'autres hommes, sur d'autres chemins, comme d'ailleurs Lui-même m'interpelle par la vie d'autres croyants ou même d'athées.

Cette interpellation commune de croyants différents est provoquée par notre histoire commune, par le quotidien, que nous affrontons ensemble et qui peut nous amener à nous interroger, réciproquement et gratuitement, sur nos raisons de vivre et de croire. Alors, on peut aboutir à un dialogue, d'autant plus enrichissant qu'il sera vécu gratuitement, sans concurrence.

Ali et Jacqueline, un couple mixte parmi d'autres

A. et J. TADJER

Ali est musulman, je suis chrétienne. Nous nous sommes connus en Algérie pendant la guerre (1954), où s'est écoulée la plus grande partie de notre vie, à Hussein-Dey, près d'Alger, où nous habitons depuis 28 ans.

Dès le départ, quand nous nous sommes rencontrés, nous étions, l'un comme l'autre, des jeunes en recherche de quelque chose. Chacun de nous voulait lutter pour plus de justice, vivre au service des autres et à la recherche de Dieu, que ni l'un ni l'autre ne voulait (ni ne pouvait) évacuer de sa vie.

Nous avons cheminé à la rencontre de Dieu, nous L'avons cherché avec d'autres et à travers l'autre. Ce qui nous est arrivé de beau, nous l'avons vécu comme un don, comme un peu malgré nous. Nous allons essayer de vous en rendre compte, sans perdre de vue que, s'il s'est passé quelque chose dans notre vie si pleine de « hasards » heureux, c'est l'Esprit de Dieu qui

a agi dans notre vie, par ailleurs très ordinaire.

Des difficultés

Dans notre histoire, il y a eu des difficultés, des combats, des renoncements pour chacun de nous. Pour notre mariage, nous avons rencontré des obstacles, des deux côtés : à la mosquée de Paris et à l'église. Mais il y a eu une évolution commune, qui a fait tomber peu à peu les barrières. Ces difficultés sont venues de la société, des sociétés (chacun la sienne). Dès 1954, avant même d'être fiancés, le simple fait de parler entre un Algérien et une Française était mal vu et suffisait à nous mettre en marge de nos deux communautés. A cette époque, en Algérie, c'était l' « apartheid ».

Quand nous avons parlé mariage, nos familles, nos amis ont protesté, plus ou moins refusé. Nous avons lutté pour les

convaincre. Les sociétés n'aiment pas les mariages mixtes. Nous nous sommes demandé pourquoi, durant ces 30 ans !... Nous avons trouvé deux réponses :

- chaque communauté veut « posséder » ses membres, corps et âmes. On est étiqueté, catalogué. C'est la base de toute loi sociale ;
- un mariage mixte bouscule ces barrières millénaires, au nom de la liberté de l'amour. La société en a peur.

Nous voulions nous marier, mais chacun désirait garder sa religion et désirait une bénédiction dans sa propre communauté. Nous avons décidé de demander une double bénédiction, musulmane et chrétienne. Du côté musulman, après un peu de bagarre, Ali a réussi à obtenir l'accord. Pour moi, c'était presque acquis, grâce au frère Roger de Taizé. Mais un théologien prétendait que je n'avais pas droit à cette liturgie. Alors, Ali a donc renoncé aussi. Voilà comment deux jeunes gens passionnés de Dieu ont dû renoncer à recevoir une bénédiction religieuse.

Mais renoncer à cela équivalait alors souvent à être privé des sacrements, de l'Eucharistie (c'était avant Vatican II). Je revois des offices de Noël ou de Pâques où certains d'entre nous restaient sur leur banc en train de pleurer pendant la Com-

munion, pleurant d'en être tenus écartés ou de ne pas pouvoir partager ce bonheur avec l'être aimé.

A cause de ma santé, nous avons dû rester quatre ans en France, alors que, là-bas en Algérie, des amis étaient arrêtés et emprisonnés et que le Père d'Ali décédait. Ce fut une période difficile et pénible pour lui.

Enfin, arriva la naissance de Salima, après avoir perdu deux enfants à la suite de fausses couches. Dans la joie, j'ai compris cette naissance comme un voile noir qui se déchirait. Dieu était resté à côté de nous et nous bénissait, même si notre choix et notre chemin n'étaient pas conformes à la liturgie ! Cette enfant était un don de Dieu, un signe.

Pour Ali, il était impensable que notre enfant soit baptisée : ça aurait été l'écartier à tout jamais de sa communauté algérienne et musulmane, alors que nous voulions qu'elle soit aimée et à l'aise dans les deux sociétés. J'ai donc accepté le refus d'Ali. Je ne devais pas m'accrocher à un baptême formaliste mais m'en remettre à Dieu dont l'Esprit seul amène les hommes à Lui.

Par ailleurs, nous nous sommes peu à peu sentis persuadés, un peu à contre cœur je dois le dire, que nos enfants ne

nous appartiennent pas mais nous sont seulement confiés en dépôt par Dieu.

Le dernier renoncement revient à Ali : en père maghrébin et musulman, il aurait désiré avoir un droit de regard plus étendu sur la destinée de nos jeunes, (choix du conjoint, du lieu de vie). Par amour paternel, par respect pour leur liberté, malgré lui, il les a laissés vivre leurs options fort différentes des nôtres.

Et aujourd'hui, après 32 ans?... Nous sommes toujours en recherche, au niveau de la vie comme au niveau de la foi. Il n'y a pas de recette magique pour « réussir » un ménage, mixte ou autre, sauf peut-être l'amour, le respect de l'autre et de sa foi : ne pas se replier sur soi et ne jamais croire que nous sommes le seul à « posséder » la vérité sur Dieu. Dans le meilleur cas, c'est Dieu qui doit nous « posséder », pas l'inverse ! [...]

L'action de Dieu dans notre vie

On ne peut pas en parler en théorie : on ne peut que raconter quelques exemples.

Depuis que nous nous connaissons, il semble que Dieu nous met en situation, nous lance des défis, en quelque sorte.

LUI nous envoie des gens à récupérer, à accueillir. Lors de notre séjour en France, nous avons accueilli un jeune couple de gitans en cavale, une jeune mineure enceinte que nous avons aidée à se marier. De retour en Algérie, nous avons ouvert notre foyer à un cousin d'Ali pendant 10 ans. Maintenant, il a une situation professionnelle (éducateur) et il est marié. En 1978, nous avons presque adopté un bébé né clandestinement. Noavella a maintenant douze ans, elle est notre joie.

Dans une association pour l'enfance abandonnée où nous sommes bénévoles, un jour se présente une jeune femme émigrée, abandonnée, avec son bébé de deux mois. Djamila est devenue notre fille. Nous avons lutté ensemble, en vain hélas, pour sauver son enfant de la maladie. Ce fut le début d'une longue série. Depuis 5 ans, nous avons accueilli une vingtaine de jeunes mères. Ce n'est pas toujours facile dans une petite maison de quatre pièces...

Nous avons beaucoup reçu, dans notre vie, l'Amour de Dieu, nous en avons vu les signes pendant 32 ans : c'est bien normal qu'on en donne un peu. Nous faisons notre possible, très imparfaitement, mais nous espérons, nous savons que Dieu fera le reste.

Par des chemins détournés

Mohammed KOUIDRI

Lors de son dernier passage à Alger, Jobic Kerlan, qui conduisait une voiture qu'on lui avait prêtée, eut un ennui mécanique en plein centre-ville et à une heure de pointe. Ceux qui connaissent l'Algérie d'aujourd'hui savent ce qu'un ennui mécanique représente d'embarras de toutes sortes. Jobic Kerlan — nous étions avec lui — avait un rendez-vous précis pour un travail important pour lequel il avait fait le déplacement en Algérie et il n'y avait même pas le moyen de téléphoner pour avertir de notre retard. Nous priâmes le Seigneur et, au moment où nous commençons à désespérer, un homme qui, comme par hasard, possédait le même type de voiture que la nôtre et avait connu le même type d'ennui, se proposa pour nous dépanner et, effectivement, moins d'une demi-heure après, il fit redémarrer le véhicule.

En rapportant un événement d'apparence si insignifiante, je ne veux évidemment pas dire qu'avec l'intervention de notre mécanicien, un miracle prodigieux s'est produit. Je veux uniquement essayer d'expliquer pourquoi, en ce moment précis, j'ai pensé à ces deux paroles admirables :

— dans le Coran et le Hadith, Dieu dit :

« J'étais un trésor caché, j'ai aimé me faire connaître. J'ai créé la créature et, par elle, Je me fais connaître » et « Vous êtes les pauvres et Je suis Le Riche. Adressez-moi vos prières et Je les exaucerai ».

— dans le Sermon de la Montagne, Jésus nous promet :

« Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira ».

Une rencontre

Je suis, en effet, de ceux qui croient que rien, en cet univers, n'est foutu, pas même la chute d'une feuille et que, dans nos vies d'individus comme dans l'histoire de nos communautés, la présence divine, pour qui se donne la peine de réfléchir, est permanente. C'est, en tous cas, dans cet esprit que je vais vous parler d'une rencontre, celle d'un homme, prêtre-ouvrier, et d'un groupe d'étudiants dont je faisais partie.

Cet homme vit aujourd'hui quelque part en France après avoir pérégriné un peu partout dans le monde, en Afrique notamment. Les étudiants, eux, sont pour la plupart installés en Algérie occupant, pour certains d'entre eux, des postes importants.

Nous étions un groupe de boursiers venus en France préparer un diplôme post-universitaire. Notre arrivée coïncida avec une grève des postiers qui fut très longue et qui, en bloquant le paiement de nos bourses, nous mit dans une situation très embarrassante : nous n'avions pas suffisamment d'argent français pour nous nourrir et nous en avions encore moins pour nous loger. C'est dans ces circonstances que nous fîmes la rencontre de Charles, à une modeste table de restaurant universitaire.

Je ne sais pas si, dans des cas semblables, on peut parler de « coup de fou-dre ». En tout cas, entre nous tous, le courant est, sur le champ, passé.

— Des étrangers ?

— Oui, Algériens.

— Etudiants ?

— Oui, et vous, professeur ?

— Non, je suis prêtre et j'aime l'ambiance des restaurants universitaires.

Inutile de dire que, grâce à Charles, nous pûmes être hébergés à crédit et nous vîmes nos problèmes de couvert résolus par des prêts de tickets de resto-U. L'essentiel n'est pas là. Il réside dans la personnalité de Charles et dans l'amitié permanente qui suivit notre première rencontre.

Pour nous, Algériens, musulmans et de surcroît socialistes, il y eut tout de même, au départ, un peu de vigilance : Charles était encore un inconnu et l'inconnu appelle toujours la méfiance. De plus, c'était un prêtre : que savait-on de ce qui pouvait se trouver dans l'esprit d'un prêtre, fût-il ouvrier !

Assez vite, cependant, nous fûmes rassurés : Charles était bel et bien amical et fraternel par choix et non pas dans un quelconque dessein. En homme de Dieu, il aimait son prochain comme il s'aimait lui-même et, en tout homme, il voyait avant tout le frère.

Humble, souriant, plein d'humour (travailleur acharné et très efficace), il laissait deviner à qui l'approchait une merveilleuse richesse intérieure.

Sa vocation était d'aider les autres à mieux vivre et il n'était au comble de la joie que lorsque, dans la journée, il avait soulagé un malade ou porté secours à un mal fortuné. Mes amis et moi étions fascinés par l'engagement dont il faisait preuve pour sa foi, un engagement qui lui faisait renoncer à beaucoup de ce qui, en général, donne un sens au monde (le mariage et la paternité, par exemple) pour une vie faite de célibat, d'exode loin de la famille et des proches et de partager avec des gens, humains comme lui mais si différents, parfois, par leur langue, leurs croyances et leur culture.

L'interpellation

Avec cela, Charles n'avait pas que des qualités : par exemple, il ignorait pratiquement tout de l'Islam. Bien qu'il ne l'eût jamais dit ouvertement, on voyait bien, au cours de nos discussions, que pour lui, l'Islam était une imposture, une fausse religion plagiée du christianisme et que les Musulmans étaient, à cause de cela, de pauvres égarés. En toute innocence ! A sa décharge, il faut dire que, moi-même, je n'étais pas des plus savants en ce qui concerne la religion de mon ami. A l'époque, pour moi, le Christianisme se résumait en l'Occident et l'Occident c'était ces peuples empêtrés dans une vie de jouissance effrénée et de permissivité outrancière. C'est dire que nous avons du pain sur la planche si nous voulons réellement, en tant que peuples et sociétés, nous connaître pour, enfin, nous reconnaître.

Ces faiblesses ne diminuaient en rien les mérites de Charles. Des qualités aveuglantes comme le soleil de midi aveugle quand on le regarde en face. En ce qui me concerne en tout cas, cet homme a été d'une efficacité déconcertante. Involontairement, je le précise car loin de moi l'idée qu'il ait cherché à me convertir ou à me faire abandonner mes croyances (et l'aurait-il fait que je n'aurais vu là qu'une preuve supplémentaire de notre saine amitié puisqu'on ne cherche à convertir à ses idées que celui qu'on porte en estime et à qui on veut du

bien). Par sa seule manière d'être et de vivre, par la force de conviction dont il faisait preuve, Charles, en effet, ne pouvait qu'interpeller. Et l'interpellation, pour moi, fut foudroyante puisqu'elle aboutit à me faire douter de Dieu, à douter tout au moins de sa bonté et de la nécessité de ses messages. Paradoxe ! diront certains. Perdre la foi pour l'amitié d'un homme de foi ! Eh bien, le paradoxe n'est problème qu'apparent car ce dont il s'agissait, en réalité, n'était rien d'autre que le fameux problème des incertitudes des religions et de la pluralité des dogmes. Autrement dit, j'étais scandalisé qu'un homme aussi juste et aussi sain que Charles ne fût pas Musulman et scandalisé surtout que cet homme, selon l'orthodoxie islamique, pouvait, malgré ses sacrifices et sa sincérité, ne pas obtenir, dans l'autre monde, la compensation qu'il espérait et qu'à mon sens, il méritait largement. Sur un autre plan, il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour sentir et comprendre qu'en fin de compte, Charles, dans cette histoire, n'était qu'un moyen et un instrument et qu'en réalité ce que j'étais en train de découvrir, c'était le Christianisme, c'est-à-dire une manière différente de celle que je connaissais et qu'on m'avait apprise d'adorer et d'aimer Dieu et les hommes. Ce que je ne devinais pas, par contre, c'était que la voie (le tunnel plutôt) dans laquelle je venais de m'engager allait me marquer pour la vie et influencer sur mon comportement des années durant.

Oh ! je sais et je savais que la moralité pouvait ne pas être directement liée à la foi et qu'en toute logique, les plus méritants des hommes étaient ceux qui, sans crainte et sans contrainte, savaient se montrer solidaires et justes. Et, évidemment, je savais aussi que des hommes, et non des moindres, arrivaient à concilier une vie de fraternité et de solidarité avec des principes d'athéisme affichés. Sartre, par exemple, qui affirmait qu'il n'y avait pas d'Être nécessaire d'où l'existence pourrait être déduite. Et Marx. Et d'autres encore, depuis Auguste Comte qui, bien qu'athées, prêchaient l'amour du prochain, jusqu'à Camus, dont on connaît les penchants pour les plus faibles et les plus défavorisés. Mais tout ceci ne me servit pas à grand chose.

J'étais passé du crédo islamique : « Dieu est : Il est inengendré, Il est impérissable, Il est impossible qu'Il ne soit pas », à sa négation la plus totale. Je renforçais mes nouvelles convictions en me remémorant toutes les « colles » des classes de philo : pourquoi le mal ? Pourquoi la vie puisqu'en fin de course il y a, inéluctablement, une fin ? Et pourquoi la souffrance des innocents ? Et pour qui cette eau qui pleut toujours où c'est mouillé ? Et ces adorateurs en kamisse qui guerroient contre des adorateurs en tunique et qui les haïssent au lieu de leur tendre la main ? La panoplie est connue et il est inutile de la citer en entier.

La conversion.

Sur le plan pratique, cet état de pensée eut, comme j'ai dit, des conséquences néfastes sur ma conduite et ma personnalité mais ses effets sur ma famille, mes proches, mon travail et mon état de santé, tant physique que morale, ne furent pas moins dévastateurs. Je perdais chaque jour un peu plus de ce qui avait été ma sérénité. Et cela me rendait malheureux et cela me rendait coléreux, agressif, aigri... J'en suis arrivé au point où la vie ne m'inspirait que dégoût, j'en suis arrivé non seulement à négliger ma famille, mes enfants mais à les rejeter. C'est que j'avais grandement besoin de Dieu. C'est que, depuis mon aventure, je me sentais orphelin. De toute évidence, je n'étais pas fait pour vivre sans ce bonheur inégalable qu'est l'espoir et sans cet espoir immense qu'est Dieu. Oui, je savais qu'on disait que Dieu était une création humaine pour aider à vivre les manants et que les esprits supérieurs, eux, s'en passaient sans problème. Mais je savais aussi que des gens comme Dostoïevsky disaient que « si Dieu n'existe pas, tout est permis ». Or, ce que je ne voulais pas, c'était, justement, que tout fût permis. Tout c'est-à-dire le crime, l'exploitation des plus faibles par les plus forts, la licence dans tous ses aspects et tous ses effets...

J'étais, comme on le constate, demandeur, chercheur... Je n'ai jamais cessé de heurter. Et on a fini par m'ouvrir. Par me

réouvrir, pour être plus exact. Du plus profond de moi-même, en fait, je n'ai jamais cessé d'adresser des prières pleines d'angoisse et Dieu, dans son immense Miséricorde, a répondu à ces prières. Il s'est alors agi pour moi d'un véritable acte de conversion. J'étais Musulman par hérédité, je suis devenu Musulman par option. Les problèmes qui me hantaient ont trouvé des réponses. A partir des textes sacrés eux-mêmes, la Bible et le Coran. Ces solutions, il est vrai, ne sont pas satisfaisantes à cent pour cent, mais la foi resterait-elle la foi si on lui enlevait sa part de mystère ? En particulier, la question de la diversité des dogmes (qui avait été, je le rappelle, le facteur déclenchant de ma crise) est devenue pour moi moins angoissante. Voltaire n'avait-il pas dit que « ce qui compte, ce ne sont pas les rites qui varient avec les religions, mais les actes vertueux sur lesquels ces religions sont, au fond, d'accord » ? Oui, les actes vertueux. Et le Coran répond en écho, s'adressant cette fois à tous les hommes et non pas aux seuls croyants : « O gens ! Nous vous avons créés et répartis en peuples et tribus pour que vous vous connaissiez. Les plus dignes d'entre vous, aux yeux de Dieu, sont les plus vertueux ». Et Dieu encore, toujours dans le Coran : « [...] et tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié, sont ceux qui disent : « Nous sommes des Chrétiens ». C'est que, parmi ceux-ci, se trouvent des

prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent pas d'orgueil ».

Ces textes ne peuvent être plus clairs. C'est à nous de les lire et de les déchiffrer. Il est plus que certain que le Seigneur ne nous a pas dotés d'un cœur pour que l'on se haïsse, ni de mains pour que l'on s'étrangle.

Le feu de l'espoir.

En résumé, pour revenir à mon témoignage, je ne doute pas que ma rencontre avec Charles ait été providentielle et je considère que c'est grâce à ce que j'ai appris par sa fréquentation que je suis devenu meilleur musulman et meilleur homme tout court. Les hommes, hélas, ont toujours abaissé les messages les plus nobles à leurs ambitions mesquines. Et ni l'Islam ni le Christianisme n'ont, comme on le sait, échappé à cette regrettable règle. Mais grâce au Seigneur, il y a toujours eu des Charles dans tous les pays, dans toutes les sociétés. Grâce à eux, le feu de l'espoir n'a jamais cessé de brûler, même par les nuits les plus noires, même par les hivers les plus froids. Et des Charles, en Algérie, j'en témoigne, il y en a. Et engagés et aussi efficaces. Certains d'entre eux sont de mes meilleurs amis. Et certains sont présents avec nous aujourd'hui. Peut-être faudrait-il alors que ces amis en repèrent d'autres, de France et d'ailleurs, pour que, confiants dans le Plan de Dieu, nous nous donnions les mains pour construire son Royaume d'ici-bas.

Ethique, Santé et Sens de la Vie

« Le philosophe peut rester dans sa tour, le théologien peut rester dans sa cellule. Mais les femmes, les hommes qui se consacrent à la bio-éthique sont dans le monde ».

Jean Bernard, De la Biologie à l'Éthique p. 225 - Buchet/Chastel 1990

Les progrès des Sciences médicales et de leurs outils technologiques depuis cinquante ans ont amené les pays d'Occident et ceux dits du Nord à gérer autrement la Santé.

Mais si la Santé n'a pas de prix, elle a un coût.

En France, les dépenses de Santé dépassent celles de l'État. La Sécurité Sociale est en peine avec un budget qui ne cesse de croître. Chez nous, nous avons vu apparaître ces dernières années, une augmentation des inégalités concernant le droit de chacun à la Santé ; des personnes sont exclues de la protection minimale.

Si les systèmes de Santé des pays riches sont en crise, que penser des pays en voie de développement où le problème majeur est d'abord celui de la Mal-Nutrition ? Deux milliards d'humains dans le monde n'ont pas accès à l'eau potable ! Même si nous augmentions notre aide à ces pays, n'avons-nous pas à nous laisser interroger, voire enseigner par certains d'entre eux sur leurs choix faits dans le domaine de la Santé ?

De la naissance à la mort divers sont les modes d'intervention de la médecine à l'égard des besoins de Santé.

Des questions nouvelles surgies, transparait la fragilité de l'être humain. Nous sommes interrogés sur le sens de sa vie en commençant par la nôtre propre.

A chaque moment de l'existence où la médecine intervient, nous sommes conduits à nous reposer la question de son sens pour vérifier le bien-fondé des choix personnels et de société...

Chrétiens, nous n'avons pas le monopole de la compréhension du sens de la vie. C'est avec tous les autres quelles que soient leurs croyances ou leurs non-croyances au divin - dans les pas faits ensemble chaque jour - que nous vérifions nos options, risquées ou non. A la fois pour le bien des personnes et l'avenir de l'humanité.

Vibrations évangéliques

Yves ORVAIN

Depuis 1976, à côté d'un travail salarié, à Reims, dans un service de courrier d'un organisme de Mutualité sociale agricole (avec le titre « d'agent technique qualifié » au bas de l'échelle hiérarchique), j'ai participé à une activité d'écou-tant, puis de formateur des écoutants dans le cadre de l'association nationale de S.O.S. Amitié.

En 1982, j'ai débuté des interventions comme formateur en milieu hospitalier, dans la relation « soignant-soigné ». Ces interventions devenant de plus en plus fréquentes m'ont amené à demander à passer à un travail à mi-temps au sein de la Mutualité agricole, pour consacrer l'autre mi-temps à un travail de formation auprès de soignants des milieux hospitaliers dans leurs relations avec les personnes en fin de vie, malades ou âgées. Cette activité de formation se réalise dans le cadre d'organismes de formation continue (d'abord l'IRAP, puis, actuellement FORMACTION).

Dans mon histoire personnelle, la mort de Georges CROISSANT, de l'équipe M.D.F. à Reims, dans des conditions particulièrement douloureuses et éprouvantes pour lui-même et ses proches, a probablement été l'un des éléments qui a stimulé mon inconscient d'abord, puis le désir conscient ensuite de me confronter d'une part à la question de la souffrance sous ses divers aspects, et ensuite et surtout, au problème de la communication et de l'écoute.

Diverses découvertes sont venues me bousculer :

— celle, à travers des appels reçus à S.O.S. Amitié, d'insoupçonnables souffrances et de vertigineuses solitudes, réelles ou imaginaires, d'hommes et de femmes de tous milieux sociaux.

— celle faite, en travaillant avec des agents de services hospitaliers, des aides-soi-gnantes, des infirmières, de leur confrontation quotidienne de leur propre corps

avec celui des soignés, et la non préparation de beaucoup de soignants à la relation humaine, même si, de manière générale, une formation technique de soins de bonne qualité est acquise.

— enfin, celle faite auprès de personnes âgées hébergées dans des maisons de retraite, dont la fin de vie, malgré les efforts qui sont faits, est trop souvent un naufrage physique et mental.

Quelques interrogations

En même temps que les « pulsions de mort » et de destructions individuelles et collectives (terrorismes physiques ou intellectuels, guerres de toute nature, violences préméditées ou spontanées, etc...) toujours renaissantes que je constate, d'abord chez moi, et chez mes contemporains, j'observe aussi, une volonté opiniâtre qui resurgit, malgré les échecs, pour guérir, réparer, redonner le goût de vivre, stimuler, inventer, repartir. Je reste étonné devant la capacité de recherche, de découverte, d'invention, et parmi elles :

- les progrès médicaux spectaculaires réalisés depuis 40 ans, même s'ils ne sont pas toujours utilisés à bon escient.
- l'avancée des connaissances psychologiques, du conscient et de l'inconscient qui gouvernent notre être individuel et collectif.
- la lente redécouverte de besoins spirituels — pas nécessairement religieux — d'un nombre croissant de femmes et d'hommes.

Mais il reste aussi des interrogations sans réponse :

- Pourquoi, malgré une meilleure connaissance acquise des fonctionnements physico-psychologiques, éprouvons-nous tant de difficultés à « bien communiquer » dans nos relations interpersonnelles et de groupes ? Pourquoi nous « entendons-nous » si mal, dans tous les sens du terme ?
- Quel sens prend la vie d'hommes, de femmes profondément atteints dans leur corps et dans leur psychisme ? Quel ressort les fait survivre en dépit des attein-

tes répétées de la maladie ou de la brisure provoquée par l'accident ? Quelle crédibilité accorder aux « réparations » médicales ou chirurgicales qui tentent de soigner l'homme dans la zone malade de son corps, bien sûr, mais qui trop souvent, en ignorant la globalité de la personne et de son environnement, le traumatisent dans son être, dans son essence tout entière ? Jusqu'où faut-il accorder crédit aux thérapies psychologiques, aux analyses psychanalytiques, quand on sait la fragilité de l'esprit humain et les énormes carapaces dans lesquelles celui-ci est capable de s'enfermer, à titre individuel ou collectif ?

- Il est volontiers répété, dans certains milieux médicaux, que la douleur physique peut être « gérée » dans plus de 95 % des cas. Pourquoi, si l'on dispose de tant de moyens efficaces, la douleur, dans certains cas absolument intolérable, n'est-elle pas, en fait, mieux maîtrisée ?

Est-ce dû à une compétence insuffisante du corps médical et soignant ? Est-ce dû aux résistances du malade et à celles de son entourage ? La douleur physique n'est-elle pas aussi la partie visible d'une réalité souffrante, moins repérable, enfouie dans le secret des consciences ou le puits sans fond de l'inconscient, scellés dans le mutisme du corps souffrant, tétanisée par la surdité d'un environnement qui ne veut ou ne peut entendre la plainte ?

- Si la souffrance physique, psychologique, spirituelle ne peut être dissoute par une attitude de morale volontariste ou conjurée par un discours religieux de « rachat » — au sens où la souffrance serait un prix à payer pour quelque faute originelle — il n'en reste pas moins qu'elle demeure une question plantée au cœur de la condition humaine. Si la souffrance est un « signe », que veut-il nous montrer ? Ne sommes-nous pas souvent de ceux qui, comme l'annonce un proverbe chinois, continuent à regarder le doigt qui désigne la lune... au lieu de regarder la lune ?

Ouvrir un espace à l'Évangile

Depuis bien des années je n'ai plus en charge de communauté chrétienne demandeuse de vie religieuse, même si je rencontre régulièrement un petit groupe

de chrétiens. Cela a été quelquefois un manque... et c'est en même temps une chance, en ce sens que le « service sacerdotal » n'est plus là pour justifier une fonction dans une structure religieuse ou pour me rassurer par une activité bien spécifique et repérable. Le groupe de laïcs chrétiens dit du « Val de Murigny », m'y a bien aidé.

En m'appuyant sur la réflexion menée au sein de la M.D.F., j'ai réalisé, par étapes, ce que pouvait être, pour moi, et aussi pour les membres de l'équipe santé, l'exercice d'une responsabilité sacerdotale AU SERVICE D'UN MONDE « IN-DIFFERENT ou ETRANGER à la FOI ».

Concrètement, pour moi, je traduis cette responsabilité en proposant à des soignants, comme à des non-soignants, une démarche visant à analyser, dans le quotidien du vécu, comment s'établissent et se vivent les *relations* à l'autre,

- quelles *peurs* et quels *désirs* s'instaurent dans notre relation au monde,
- comment vérifier et transformer notre comportement dans l'*écoute* et la compréhension de l'autre, surtout quand cet autre est fragilisé par la maladie et la souffrance,
- comment notre *corps* est lieu d'échanges, carrefour d'informations, lieu géographique de notre rapport aux objets et aux personnes,
- comment notre *souffle*, notre respiration est l'activité originelle, consciente et inconsciente, physiologique, psychologique et spirituelle qui conditionne notre être au monde.

Si, dans les sessions de formation que j'anime, dans le cadre de la formation continue proposée dans les entreprises, le projet n'est pas de « dire quelque chose de Dieu », car telle n'est pas la demande, mais de répondre à une préoccupation qui pourrait se traduire par « comment faire pour que ça se passe mieux, ou moins mal, entre nous, soignants ou non soignants, et les malades ou personnes âgées ? », je reste surpris, très souvent, par les remises en cause que des participants font d'eux-mêmes, et la mise au jour de questions enfouies depuis longtemps, parmi lesquelles, pour un certain nombre d'entre eux, surgissent quelques épaves d'un passé religieux englouti depuis l'adolescence.

C'est en ce sens que, suscitant, dans un travail de groupe, une manière renouvelée de rencontrer l'autre dans son humanité et sa souffrance, et en m'efforçant de le réaliser moi-même, je « sens » et je « sais » intuitivement que s'ouvre L'ESPACE EVANGELIQUE PROPOSE A TOUT HOMME. Bien des fois, à travers des paroles ou des attitudes de soignants ou de malades, on sent des « vibrations d'évangile » sans que le nom du Christ ou de Dieu soit jamais évoqué.

Il resterait aussi à rappeler l'autre volet du travail salarié à mi-temps, de style exécutant-répétitif, n'ayant comme responsabilité que de réaliser au mieux ce qui m'est demandé et de cheminer aux côtés de mes collègues de travail, situation qui démythifie les tentations de pouvoir et de savoir que pourrait susciter l'activité décrite précédemment.

Cette démarche ne peut prendre son sens et sa portée que si elle est traversée par une attitude quotidienne de prière s'enracinant d'abord dans le silence mental et l'immobilité du corps, et dans le souffle comme accueil et perte de la vie inlassablement renouvelés et comme manière de se présenter au seuil du mystère de mort et de résurrection de Christ.

Cette prière personnelle est elle-même ponctuée par la célébration hebdomadaire de l'eucharistie, signe et acte collectif de foi en l'humanité, en l'Eglise et au Dieu de Jésus-Christ, et mise en œuvre d'une responsabilité reçue à l'ordination.

Cette démarche et cette prière, et celles de l'équipe, sont elles-mêmes prises en charge, spirituellement, depuis peu, par un très petit groupe de jeunes contemplatives n'ayant pas, et ne souhaitant pas de statut officiel de religieuses.

Eglise et monde de la Santé

L'Eglise institutionnelle a été, très vite, dans son histoire l'initiatrice et la fondatrice des « hospices » et « hôtels-Dieu », lieux d'accueil, d'hospitalité et de soins pour les « pauvres », lieux qui furent les lointains précurseurs de nos modernes centres hospitaliers.

La révolution industrielle, commencée à la fin du 19^e siècle, et les progrès scientifiques et technologiques sont venus bouleverser profondément les connais-

ces et les pratiques médicales et infirmières, et l'hôpital est devenu, avec l'aide de la Sécurité sociale, le lieu institutionnel où il est prévu de guérir... mais aussi de mourir :

- l'hôpital, lieu prévu pour guérir, ou du moins pour être soigné, puisque dès que les pathologies sortent un tant soit peu de l'ordinaire, les malades sont orientés sur des « sites médicaux » très équipés, parfois suréquipés. C'est l'image que donnent souvent de nombreux centres hospitaliers réputés pour tel ou tel « plateau technique » et son personnel médical, et aussi pour leur gestion conçue désormais comme une entreprise... dans le langage actuel des responsables techniques.
- l'hôpital, et ses satellites, maisons de retraite ou de cure, etc..., devenu, bien que ce ne soit jamais exprimé en clair, le lieu où 70 % des Français viennent achever la dernière étape de leur vie, plus rarement y vivre leur mort.

Dans ces lieux hospitaliers très fréquentés en même temps que très cloisonnés et hiérarchisés, se vivent des enjeux très souvent méconnus, sauf à l'occasion d'un fait divers orchestré par les médias :

- interruption, volontaire ou non, de grossesse
- fécondation « in vitro »
- fécondation par des mères de substitution
- greffes d'organes
- transformation possible de codes génétiques
- euthanasie et acharnement thérapeutique
- prolongation artificielle de la vie
- mort occultée et souvent vécue comme un accident inacceptable.

Autant de questions, parmi d'autres, qui n'offrent pas de réponses simples et définitives, et pour lesquelles les croyants n'ont pas plus de solutions et de réponses que les autres.

Par contre, si mûs par leur foi en Christ, ce qui est différent que d'être mûs par des préceptes religieux, les croyants cherchent, avec ceux qui ne partagent pas leur foi, des réponses qui aident les soignés et les soignants à demeurer des êtres humains à travers leurs échecs et leurs souffrances, et même à grandir en humanité, ils commencent à faire advenir le Royaume.

L'Homme et son mystère

Joseph CHERBONNIER

Je travaille actuellement à l'APM (Assistance Publique de Marseille), une entreprise qui regroupe 13 000 employés. Parmi les personnes qui concourent aux soins du malade, celles qui sont plus spécialement chargées du confort et de l'accueil du malade ou de la marche de l'hôpital, on a pu dénombrier 167 emplois différents. Oui, l'APM est une entreprise complexe.

Depuis plus de trois ans, j'occupe un poste d'infirmier aux consultations des maladies infectieuses. J'ai été sollicité pour ce poste, un peu à cause de ma compétence et beaucoup parce que plusieurs infirmières pressenties l'ont refusé par peur du risque de contagion. En acceptant ce poste, j'espérais qu'un travail d'accueil et de cheminement avec les jeunes médecins ou les moins jeunes serait envisageable. Au service des consultations sont accueillis surtout des toxicomanes, des personnes séro-positives, des malades contaminés par voie sexuelle ou par transfusion mais aussi de nombreux autres « usagers » qui souffrent d'une pathologie interne, tropicale ou infectieuse.

Par ma vie professionnelle, au poste où je suis, je perçois le « monde de la santé » comme un des lieux où se vit, aujourd'hui, une passion pour l'homme, et aussi un des lieux où se vit la passion de l'homme (celle du soignant et celle du soigné).

Ce que je perçois du "Mystère de l'Homme"

Le « Monde de la santé », un des lieux où l'homme est en quête de lui-même pour grandir en humanité.

Dans notre vie professionnelle, l'être humain ne se découvre pas à nous de façon livresque ou conceptuelle. Il nous est donné de l'accueillir en chair et en os, au quotidien. Le dévoilement qui s'opère, jour après jour, est progressif pour le soi-

gnant et le soigné quand ils vivent ensemble une complicité assez intense pour parcourir dans la confiance un itinéraire commun.

Dans notre milieu, peut-être sommes-nous plus attentifs à l'aspect individuel de chaque être humain, mais l'aspect collectif a aussi ses implications dans les « professions-santé ». Pour des raisons multiples, trop facilement dans notre profession nous vivons sur un « a priori ». L'autre ne serait connu dans son identité que par l'investigation scientifique ou à l'aide des explorations physiques, biologiques, sociologiques ou psychanalytiques dont nous disposons.

Mais chemin faisant, au-delà de cette approche, nous le découvrons comme :

- un inconnu ;
- être mis au monde : l'être humain n'est pas sa propre origine. Il vient à la vie avec des déterminismes génétiques, familiaux, sociaux qui lui sont donnés ;
- être unique : unicité de chaque personne dans ses composantes génétiques, sexuelles, psychologiques, morales et spirituelles ;
- être vulnérable : dans l'affrontement aux stress, à la douleur, à la souffrance, au deuil...
- être de finitude : limites découvertes dans le quotidien, l'affrontement à la maladie et l'approche de la mort ;
- être mis à nu : en dévoilant son corps, pour subvenir à ses besoins, l'être humain laisse deviner plus que son corps. Le corps est aussi signifiant d'un désir de fusion ou de communion, de solitude ou d'angoisse, de recueillement, de joie ou de tristesse ;
- être médiatisé par son corps, tout relatif à l'autre dans le temps et l'espace ;
- être de désir et être de liberté ;
- « être créateur » : jamais totalement déterminé, toujours en genèse, être en devenir - vivre c'est naître lentement.

Tant d'approches et tant de découvertes sur les mille facettes de l'être humain nous invitent à beaucoup de modestie et d'écoute pour respecter le « Mystère de chaque personne ». Souvent, dans le parcours fait ensemble, autrui témoigne qu'une émergence de responsabilités et de dynamisme est encore possible dans sa vie.

Emergence qui est acceptation de soi-même pour s'ouvrir à plus que soi-même en témoignant du reflet de liberté et du mystère inhérent à chaque être humain.

Nous sommes chaque jour témoins de la beauté d'une vie humaine, sa fécondité ne se définit pas en critère de pouvoir, d'avoir ou de faire, mais bien en termes d' « ETRE ». Etre d'accueil et d'écoute, être d'amitié ou d'amour, être de réconciliation pour édifier une réciprocité véritable, une réelle communion. Privilégier l'être, au-delà de toute apparence, c'est emprunter un chemin pour croître en humanité.

Pour découvrir et vivre ces diverses approches de l'être humain, dans le chemin qui est le nôtre, il faut faire place dans notre vie à l'inattendu chez nous et chez autrui. Inattendu qui peut être celui de l'échec ou celui de la confiance. Dans ce chemin pour « croître en humanité » tel qu'il se présente à nous dans notre vie professionnelle, il nous semble indispensable d'accueillir l'autre sans juger.

Certes le refus de juger a probablement ses limites dans le peu ou l'absence de repères éthiques ou anthropologiques. Comme professionnels de la santé, nous sommes plus enclins à nous poser l'interrogation « comment ? » plutôt que « pourquoi ? ». Pour ne pas paraître « utopistes », il nous faut reconnaître que nous sommes parfois tentés de fuir les exigences de cet itinéraire que nous avons peu à peu balisé.

Le monde de la santé

Il est, pour moi, un des lieux où peuvent se vivre la découverte de la Parole de Dieu et la mise à l'épreuve de la foi, parce que nous sommes souvent confrontés à des « situations seuils » ou à des « situations frontières ». Nous ne pouvons y faire face que dans le dialogue quotidien entre croyants et incroyants. Un regard rétrospectif sur les progrès faits dans tous les domaines du monde de la santé depuis 50 ans laisse présager ce que sera le monde de la santé dans les années à venir si les progrès se multiplient encore aussi intensément. La présence de l'Eglise dans ce monde est indispensable. Que les ministères y soient vécus en « pleine pâte » me semble être nécessaire si nous ne voulons pas que l'Eglise continue à apparaître comme une « donneuse de leçons » aux mains propres. L'Evangile est sève de vie pour l'homme d'aujourd'hui et de demain.

En deçà ... Au delà des explications

Arnaud de VAUJIAS

Médecin généraliste, je travaille depuis plusieurs années dans des structures de soins aux marginalisés de notre société. En 1980-1981 j'ai été interne à la Prison de Fleury-Mérogis. Depuis 1983 je travaille dans deux Centres d'Hébergement et de Réinsertion Sociale pour personnes Sans-Domicile-Fixe de 42 et 32 lits. J'y fais deux consultations par semaine et entre les consultations j'interviens pour les urgences ; de plus je participe aux réunions des équipes socio-éducatives de ces deux Centres. Ce travail me prend un tiers temps environ.

Je commence en 1989-90 la deuxième (et je l'espère... dernière) année de la Capacité en Médecine d'Alcoologie-Toxicomanie, diplôme d'Etat qui vient d'être créé. Ce qui me demande de faire des stages dans les différents services hospitaliers et structures de soins en Alcoologie et en Toxicomanie de la ville.

Il est bien difficile de préciser les motivations du choix de ce travail. La présence aux plus démunis de notre société et aux travailleurs sociaux m'a semblé importante. Ensuite ce sont les circonstances qui ont commandé. Entre temps, en 83-84, j'ai aussi été médecin de nuit à SOS médecins. Mais c'était « alimentaire ».

« *Du cœur qui est brisé, broyé tu n'as pas de mépris* » (Ps 51 (50) 19). Cette phrase du Psaume 50 me revient souvent à l'esprit. C'est là où la dignité de l'homme est la plus niée, bafouée qu'elle s'impose le plus comme une tâche impérative.

Chrétien je regarde, j'écoute, je prie. Les véritables causes de la déstructuration des hommes sont toujours au-delà de ce qu'en en voit et des théories qu'on en a. On a toujours un discours explicatif plus ou moins conscient posant hors de soi, hors de la responsabilité des hommes que nous sommes, la fatalité qu'il y ait des hommes démolis. Le regard spirituel, qui est refus de cette fatalité, est condition de possibilité de la recherche des causes de cette souffrance. Ce n'est jamais inévitable qu'il y ait des souffrants. Ce n'est jamais seulement de la faute des autres, les méchants avec qui on n'a rien à voir. Si on dit que c'est inévitable, si on dit que c'est de la faute des autres, c'est que leur souffrance nous arrange quelque part.

Prêtre de la Mission de France, c'est-à-dire « en mission au plus près des plus loins » je veille à la naissance de toute expression de foi que ne permet pas la façon dont aujourd'hui les chrétiens pensent et vivent. Je suis en contact avec deux populations, les personnes démunies et les travailleurs sociaux.

La plupart des travailleurs sociaux que je connais ont une image de la foi et de l'Eglise telle que, à vue humaine, ce n'est pas demain la veille qu'ils pourront imaginer qu'il y ait quelque chose d'intéressant pour eux dans la foi chrétienne. Si les « maîtres du soupçon » (Marx, Freud et leurs disciples) sont aujourd'hui soupçonnés à leur tour, ils ont ensemencé une telle exigence critique que la confiance inhérente à toute démarche de foi est toujours considérée comme naïveté inacceptable et démission morale.

D'une part il y a des chrétiens qui s'intéressent aux personnes démunies, qui souvent travaillent dans des organismes caritatifs et qui sont plus naïfs et candides qu'il ne le faudrait quant à la dimension réelle et aux causes de la pauvreté. Et d'autre part il y a la plupart des travailleurs sociaux à qui on ne la fait pas parce qu'ils sont enfatués dans leur prétendue lucidité sur les motivations cachées de toute générosité. Entre les deux il y a un abîme de mentalité infranchissable à vue humaine à court terme. Mon « travail » de prêtre dans ces circonstances est

d'être présent tout simplement comme homme d'Eglise heureux d'être avec ceux qui n'en ont rien à foutre que je sois homme d'Eglise !!!

Par contre je rencontre plus facilement des jeunes paumés, assoiffés de dire leur foi dont l'expression porte d'ailleurs la marque de leur déséquilibre global. Avec cinq ou six chrétiens accompagnateurs nous prions une soirée par mois ensemble. C'est le « groupe Magdala », un lieu important pour moi.

Il y aura toujours des hommes voulant être près de ceux qui souffrent. Et, devant le scandale de la souffrance, les raisons de croire des uns sont souvent les raisons de ne pas croire des autres. La présence aux incroyants est, sur ce front, présence à l'incroyance en ce sens que l'acte de foi des croyants coexiste avec, sinon l'incroyance de leurs compagnons, du moins un fort sentiment d'absence de Dieu. La foi est souvent le quasi-blasphème : « *Père, pourquoi nous as-tu abandonnés !* ».

Les prêtres sont ceux qui rappellent que la foi est un don de Dieu, jamais une production humaine. Le problème est qu'ils soient suffisamment immergés dans le monde de ceux à qui ils sont envoyés.

Le problème du travail professionnel des prêtres est à situer à ce niveau. Nulle part le travail professionnel des prêtres n'engendre automatiquement la communion spirituelle avec ceux avec qui ils travaillent même si ça la favorise. C'est vrai particulièrement dans le monde de la santé. La qualité de présence à ceux qui souffrent et à leurs soignants n'est automatiquement ni donnée ni impossible à cause d'une situation sociale. C'est en fonction de la nécessité de comprendre de l'intérieur l'attitude des soignants qu'il faut continuer à envoyer des prêtres en situation professionnelle de soignants. Ça aide à comprendre mais ça ne garantit en rien que du fait même qu'on travaille professionnellement on a compris.

Où est Dieu dans le combat pour l'homme ?

Pierre LETHIELLEUX

L'Assistance Publique où je travaille est, avec ses 70 000 agents hospitaliers, la plus grosse entreprise de la région parisienne. Embauché à 36 ans comme auxiliaire je suis devenu technicien de laboratoire en biologie. Cette insertion avait été préparée par un travail à mi-temps dans un laboratoire d'analyses médicales à la Seyne-sur-Mer où la Mission m'avait envoyé comme aumônier de lycée de 1968 à 1973.

Aujourd'hui, je suis dans un laboratoire d'Immunologie et d'Histo-compatibilité d'environ soixante personnes, essentiellement orienté en vue des greffes d'organes (reins, cœur, poumon, foie, moelle osseuse,...).

Une grand part de mon travail consiste à rechercher les donneurs appropriés (famille ou volontaires) de moelle osseuse pour des enfants ou des personnes jeunes atteintes d'une affection hématologique. Pour ces malades, la greffe est le dernier espoir d'une prolongation de la vie.

A la pointe du progrès technique le service auquel j'appartiens reste fortement marqué par la personnalité du Professeur Jean DAUSSET, qui a reçu le prix Nobel de Médecine, avant sa nomination au Collège de France. Pionnier en France pour la mise en œuvre de la greffe du rein, cet homme dynamique, croyant en l'homme, savait insuffler à chacun un esprit d'initiative (de la femme de ménage à ses adjoints les plus hauts placés) pour faire progresser les greffes d'organes.

Tout en restant relativement à la base, j'ai eu la chance de faire montre de compétences à plusieurs reprises pour m'y faire respecter. Dans ce milieu technique où

l'incroyance est massivement présente, il faut faire preuve de qualités professionnelles pour pouvoir oser à l'occasion une parole sur l'Homme, voire sur Dieu. J'ai choisi cette insertion en dialogue avec mes frères de l'équipe hospitalière parisienne attachée à une présence aux Etablissements de l'Assistance Publique de PARIS. Cela a conditionné ma décision de ne pas reprendre des études en vue d'une promotion, pour être attentif au partage de la vie des travailleurs de l'hôpital Saint-Louis (2 300 salariés non médecins) et pour garder du temps pour le service collectif de la M.d.F. (Atelier Santé, Collège de la Recherche Collective, Région parisienne, Conseil Presbytéral, accompagnateur d'une équipe de jeunes en formation du 2^e Cycle...). J'ai pu aussi pendant plusieurs années accompagner deux groupes de religieuses du milieu Santé.

Marqué à la fin de mon adolescence par un passage Universitaire en Faculté des Sciences j'avais perçu l'importance de la révolution biologique qui se préparait à partir des données de l'EMBRYOLOGIE. Pendant ma formation théologique à Pontigny j'avais écrit au Conseil de la M.d.F. en lui signifiant l'importance pour l'Eglise d'être attentive à ces questions nouvelles qui surgissaient de la biologie (cf. ROSTAND, N.R.F., 1956, Peut-on modifier l'homme ?).

La rencontre de l'homme

Le monde de la Santé est un lieu où l'homme a pris conscience de son pouvoir pour faire reculer les limites de la maladie, de la souffrance, et de la mort. C'est le lieu d'un combat pour l'homme très souvent mené sans aucune référence à une Foi et par des non-croyants. Dans leur attention à la fragilité d'êtres de chair, bébés, enfants, femmes et hommes de toutes conditions, de toutes races, ils me révélaient la grandeur de l'Humanité et l'Amour.

Comme chrétien j'y vois la trace de l'œuvre créatrice dont Dieu a l'initiative. Mais ce n'est pas la conscience de ceux qui m'entourent. Dans leur souci de pro-

motion personnelle j'y lis aussi la trace du péché, quand il s'agit de se faire valoir au détriment des autres. Ils ne nient pas Dieu, ou fort rarement. Mais comme Celui-ci ne change rien, puisqu'il n'apporte pas sa part au combat mené, alors autant vivre comme s'il n'existait pas ; considéré comme un démiurge fort lointain des préoccupations des hommes. Dans la mesure où Dieu apparaît sans relations à l'homme, on ne voit pas bien au nom de qui l'Eglise prend parole d'une manière aussi rigide sur les questions du début ou de la fin de l'existence humaine. Dans le quotidien de la vie c'est pas à pas qu'on recherche avec d'autres ce qui peut servir et non asservir l'homme en proie à son mal-vivre.

Dans les Laboratoires nous ne percevons celui qui est objet de soins que par les produits de son corps, même s'il s'agit de cellules vivantes qu'on développe en culture hors de lui-même. Ce n'est pas une relation de l'imaginaire. Nous sommes perpétuellement confrontés au mystère de l'autre par le peu de connaissance dont nous disposons sur lui. Au-delà de ce prélèvement sanguin, il y a une personne de quelques jours, de quelques années, qui a peut-être exactement mon âge...

Ma sœur ou mon frère en humanité me renvoient comme dans un miroir, une image de moi-même. Ce mouvement provoque le questionnement métaphysique qui précède la recherche de décision éthique. Au cours de leur travail, je constate chez des collègues un accroissement d'être intérieur très fort. Mais Dieu y est absent pour eux, sans doute pour une part à cause d'une présentation du message chrétien qui manifeste d'abord la dépendance de l'homme par rapport au Créateur. Dans ce milieu je cherche à y vivre la Foi avec les racines du monde ecclésial d'où je viens, porteur d'un sens essentiellement posé par la Résurrection de Jésus. Je perçois de plus en plus que je ne peux le communiquer qu'à condition de faire aussi mienne la recherche du sens portée par les autres non-croyants.

Accepter d'y perdre ses fausses sécurités, en en prenant les risques, éloigne parfois des positions typées du Magistère et de la Hiérarchie. Mais ce n'est qu'une apparence quand on cherche à aimer l'Eglise.

Dieu mène en l'homme, en chacun d'entre nous, une aventure historique dont nous sommes loin d'épuiser le mystère. Je suis de plus en plus étonné, saisi du respect que Dieu a pour chacun d'entre nous.

C'est dans la vie de l'hôpital que j'ai appris de manière viscérale le caractère unique et irremplaçable de l'autre pour le Bien de Tous, qu'il soit soignant ou malade.

L'Hôpital, un lieu privilégié

Le monde de la Santé est en plein développement. Sa mue est difficile parce que l'hôpital moderne doit mettre en œuvre simultanément les progrès médicaux de la connaissance et les outils techniques nouveaux (Informatique, Physique, Chimie, Sciences humaines).

La maladie s'y révèle dans ses aspects psycho-somatiques, et la question « qui est l'homme ? » y devient centrale sur le terrain de l'Éthique. De l'homme à Dieu il y a à la fois rupture et continuité dans une proximité signifiée par l'incarnation de Jésus. L'hôpital est un lieu privilégié pour que dans l'Église la Mission de France en témoigne en raison de la non-croyance, qui est vécue là.

Pourquoi donc Jésus à la rencontre de l'humanité souffrante aurait-il guéri tant de malades dans les débuts de sa vie publique si cela ne faisait pas partie de sa Mission reçue du Père ?

A l'hôpital j'ai compris, qu'en plus de la Parole à annoncer, je n'étais pas dispensé de servir l'homme pour collaborer à faire reculer les limites de sa souffrance et de sa mort. C'est en m'enracinant dans ce service de l'homme que je peux y témoigner d'un Christ Seigneur ressuscité. Il nous attend tous dans sa Parousie. Notre Église se doit d'en être la trace vivante. C'est sa Mission.

Instants et Eternité

Jean BIEHLER

Je suis réticent pour prendre la plume et parler de mon « insertion » dans le milieu de la santé. Cela ne fait jamais que trois ans d'exercice professionnel. Plus, il est vrai, trois ans de formation, ...et ce n'est pas le temps le moins riche : temps de confrontation avec une génération, en général plus jeune que moi d'une dizaine d'années, de celles qui sont les infirmières d'aujourd'hui, mais dans ce temps de fragilisation que sont les études, où beaucoup de questions se posent avec une nouveauté, une liberté qu'elles n'ont plus après. — Accompagnement de quelques-unes d'entre elles dans leur cheminement de vie, rencontre de leurs amis, célébration de mariage... Baptême d'un enfant...

En situation professionnelle, c'est différent. Je suis donc depuis trois ans à l'Institut Curie, centre anti-cancéreux spécialisé, connecté à une importante section de recherche fondamentale. Mon entrée dans ce monde du travail hospitalier, paradoxalement, n'a pas été d'abord marquée par la découverte des « grandes questions de la Santé », mais plus prosaïquement par la nécessité de me battre pour un poste !... Ce n'est pas le travail qui manque, mais les créations de poste sont rares. Une de ces créations m'a valu mon arrivée à Curie, mais en concurrence avec d'autres, situation qui a beaucoup marqué mes débuts.

La situation du malade

Le malade n'est pas le centre du travail soignant ; c'est regrettable. Je ne critique pas seulement mes collègues, j'y inclus aussi ce qui par la force des choses est aussi souvent mon attitude. Au début, dans le contexte décrit, le malade est

souvent l'otage d'une lutte où chacun veut démontrer qu'il est le meilleur (le plus technique, le plus habile, le plus rapide, le plus précis, le plus fiable et aussi — bien voyons — le plus humain, le plus à l'écoute, le plus accompagnant...). Le plus inquiétant est que cette situation, que je pensais liée à des conditions d'embauche un peu particulières, se poursuit après : et c'est alors lié à des polémiques de service, dont l'origine est difficile à déterminer, et que je retrouve partout, même en ayant changé de service. Après deux ans et demi dans un service de stades terminaux, avec radiothérapie et chimio « palliatives », je suis actuellement dans un service de chirurgie maxillo-faciale et ORL. Il arrive ainsi d'être pris malgré soi dans un état de guerre qui peut faire oublier que le but, le centre de notre travail ; c'est le malade...

De plus, une autre raison de cet « oubli » du malade à l'hôpital — et qui n'est pas contradictoire avec la précédente — c'est les collègues avec qui on est « bien ». Il y en a forcément, ne serait-ce que par opposition avec ceux avec qui on n'est « pas bien », et si vous pensez être au dessus de tout cela, illusion : on a déjà choisi pour vous ! Travailler avec des gens avec qui on s'entend bien peut aussi parfois détourner du malade : une sonnette, ça dérange, quand on est en pleine discussion... En passant dans les chambres, à deux, par exemple pour la réfection des lits, le malade a souvent droit à une tranche de nos conversations entre nous, sans même qu'on s'occupe de sa présence... Dans le cas de polémique, c'est la même chose, et je me rappellerai toujours de cette pose simultanée d'une aspiration, d'une sonde, etc. à un malade en stade terminal, en collaboration conflictuelle avec une collègue : entre temps, le malade est mort, c'est à peine si on s'en est aperçu, — pire — ce n'était pas le plus marquant : la polémique paraissait plus importante... que la mort elle-même.

J'avais quitté mon travail en menuiserie pour trouver un travail plus proche de l'homme : eh bien je ne suis pas déçu, c'est humain, trop humain... En tout cas, l'homme est en jeu, les « droits de l'homme » comme on dit, ses droits à être respecté, même dans sa déficience physique, ses droits à être soigné... Vous confiez votre voiture à un garagiste et la réparation est mal faite, ou avec des négligences, c'est contrariant ; mais ici vous confiez votre corps, ou plutôt, vous vous confiez

vous même, tout entier... C'est effrayant ; Je n'ose imaginer quelle serait ma réaction, et mes réticences, si je devais me trouver (ce qui a de fortes chances d'arriver, comme pour tout le monde) dans la situation du malade...

Eclairs d'humanité

Heureusement, il faut souligner que dans ce contexte défavorable de l'institution hospitalière — qui est décidément très inhospitalière, qui raisonne de plus en plus en termes de rentabilité, ce qui pousse à bout et décourage beaucoup de personnels — il y a aussi, comme des fleurs qui arrivent à percer dans les craquements du bitume, des éclairs d'humanité vraie, et cela tant de la part de certains soignants que de celle de certains malades. Et pour être concret et fidèle à la vie, il faut souligner que tout est mêlé, que le meilleur cotoye souvent le pire à très peu d'intervalle. Reprenons l'exemple des conversations amicales entre infirmier ou aide-soignant pendant qu'on refait les lits : c'est du quotidien de la vie ; et il peut arriver que le malade écoute et qu'il se mette à rajouter son grain de sel — que sais-je — sur les difficultés de stationner sans P.V. à Paris, sur les avantages ou les inconvénients de la moto par rapport aux transports en commun... Et voilà brusquement le malade, redevenu un homme, qui peut avoir une opinion... Et brusquement il apparaît comme plus qu'une tumeur du sinus piriforme « mal barrée » : il est lui-même mécanicien, il a monté une petite affaire, mais depuis sa maladie, ça se casse la figure parce que son commis ne sait pas travailler seul... Sa femme essaye de retrouver du travail, parce qu'elle sait bien que... Et les enfants ne sont pas tirés d'affaire...

A l'hôpital, l'étonnant, l'extraordinaire, c'est qu'il puisse y advenir malgré tout quelque chose de simple, de direct, de vrai, ...d'ordinaire... Quoi de plus ordinaire qu'un signe de bonjour, de merci, et pourtant quand cela vient d'un malade trachéotomisé, hémiplegique, qui en est à sa troisième reprise chirurgicale pour cause de mauvaise cicatrisation, infection, etc..., cela me frappe, me dit quelque

chose de l'homme — et pas seulement à moi — et je me demande d'où vient cette lueur qu'il a dans les yeux en guise de sourire... Et de l'autre côté, j'aime aussi quand une collègue, malgré le ras-le-bol, malgré l'ambiance, malgré la charge de travail et les provocations de la direction en matière de non remplacement du personnel manquant, malgré ses soucis personnels aussi, trouve les ressources pour vraiment prendre intérêt à la personne qu'elle soigne, gratuitement, et je me demande d'où vient cette force...

La vie aux limites

Il y a là un « excès », un dépassement qui me dit quelque chose de l'homme. En tant que croyant et prêtre, il m'est d'abord important d'être témoin de ça, témoin et si possible acteur — encore que ce n'est pas parce qu'on est prêtre qu'on est meilleur, ou modèle, sur ce terrain là — témoin de ce qui, dans le très ordinaire, sort des limites du top humain, pour être simplement, vraiment humain. Témoin de la décontraction, de la liberté dont l'homme (en l'occurrence le soignant ou le soigné) est capable par rapport à ce qui le crispe et qui n'est pas vraiment lui-même. Témoin de l'humour qui va de pair avec le plus grand sérieux...

La Foi en Dieu se nourrit de cela, de ce qui, en l'homme, touche aux limites. Car l'essentiel de l'homme se révèle non dans ce qu'on imagine être la vie pleine — celle dont il faudrait « profiter » sans penser à mal, à la mort — mais dans ces situations où il faut un « excès », un excès d'énergie, de dynamisme, d'espoir, d'espérance, qui vient d'on ne sait où. La foi est « limitrophe » (ça a déjà été dit) mais précisons bien : non pas au sens où il faudrait « baptiser » ce courage des limites, mais au sens où elle a besoin de ce mystère de l'homme pour naître et grandir comme foi : Dieu est plus grand, Dieu est premier ; pour pouvoir dire et croire cela, il faut expérimenter avec humour la vie aux limites, il faut s'humaniser...

De là, il apparaît alors que chaque instant, le plus petit moment banal décide de l'éternité. Si je me laisse aller dans le courant de la vie, si je ne pense qu'à pro-

fliter, à préserver mes avantages, à placer au mieux mes congés, si je pense que la réussite m'est naturellement due, ainsi que la santé, si je vis comme si je ne devais pas mourir, je manque l'humanité de ma vie, rien ne peut ouvrir l'instant à l'éternel, c'est fermé, pour toujours, et j'en suis responsable, maintenant. En revanche, un sourire là où apparemment il n'y a aucune raison de sourire, un service là où logiquement on devrait s'en tenir au « service minimum », l'inexpliquable simplicité d'un geste gratuit quel qu'il soit — même dans le secret — cela fait advenir l'Éternel dans le temps. Qui a dit que l'éternité, c'était pour après la mort ? Et que le temps fait se succéder des instants, tous les mêmes, avec la rationalité et l'uniformité d'une chaîne de production ? En un instant, tout est possible — et c'est ce que la vie extrême rend tangible.

Heureux celui qui « sait » que la vie est un don, il saura lui-même donner. Heureux celui qui vit le don de la vie dans sa fragilité, il « sait » que l'on peut « donner » même si l'on n'« a » pas. Mais malheur au « riche », à celui qui exige, il lui sera enlevé « même ce qu'il croit avoir ». Malheur à ce malade qui a passé sa vie à toujours tout exiger, de sa femme, de ses employés, de la société... Maintenant il croit pouvoir exiger de même la guérison, et il meurt dans le sentiment d'une injustice qu'on lui fait, et son entourage, nous reproche de n'avoir pas « tout fait »...

Mais à l'opposé, dans l'attention d'un malade à son voisin plus malade que lui (eh oui, ça existe) dans sa complicité de bonne humeur, dans son souci de faciliter le travail des soignants, etc... dans le clin d'œil entendu qu'il me lance quand ça commence à aller plus mal et qu'il ne peut plus parler, dans une main que l'on prend et que l'autre serre, il y a toute la liberté d'une vie qui se concentre (même si aucune vie n'est jamais à 100 % de cette liberté, certes) : c'est du concentré de vie, c'est être libre pour la mort.

J'essaye de m'expliquer : ce qui me choque, c'est quand le malade exige ses soins et tout naturellement sa guérison, comme il exige la qualité d'un article qu'il achète au supermarché, ou la qualité des prestations de son séjour organisé en vacances, ou le travail des ouvriers de l'usine qu'il dirige... Il est souvent bon chrétien, et il exige aussi, dans ce cas, de Dieu... Tout lui est dû. Les complications de la

maladie, et finalement la mort, c'est un mauvais coup qu'on lui fait. Personnellement, comme croyant (à cette réserve près qu'il ne faut jamais juger, que tout est toujours mélangé, le meilleur et le pire, que rien n'est aussi caricatural) j'ai envie de dire : « l'emportera pas au paradis »... Et comme prêtre, j'ai honte et je ressens le besoin de me démarquer, d'indiquer, je ne sais comment, par une attitude différente si possible de ce trop humain, que l'Homme selon la Volonté de Dieu, c'est autre chose, plus libre, plus gratuit, moins sûr de sa vie...

Des lieux critiques

Heureusement, à côté de ces attitudes (que je caricature ici en une seule) il y a celui dont la mort révèle la liberté, dont l'instant a du poids, comme un concentré de vie, et je dis : là s'ouvre l'éternel, et il entre dans le temps de Dieu ; et cela non pas tout juste à l'instant de la mort, mais parce qu'il y a toujours été ; certes jamais à 100 %, mais dans ses orientations de fond : une vie — pour faire vite — pas polarisée sur les exigences d'un maximum de profit et de pouvoir. Et là je rends grâce à Dieu.

C'est comme si, chrétiens dans le monde de la santé, nous étions conviés à voir l'invisible : chez celui pour qui, aux yeux du monde, vraiment, « il n'y a pas de Bon Dieu » parce que apparemment quelqu'un de bien, de juste comme ça ne « méritait » pas qu'une telle maladie lui tombe dessus, encore moins d'en mourir, eh bien précisément là Dieu se révèle ! On voit l'invisible quand on est à l'affût de la qualité de l'ordinaire, du poids des instants, des gestes significatifs de celui dont la vie, aux yeux du monde, ne pèse pas lourd dans son état présent de malade ; mais aussi avant, parce que, même si on convient que c'était quelqu'un de bien, il n'a pas fait beaucoup de bruit, il n'a pas changé la face du monde... Peut-être justement que dans ces lieux « critiques » (au sens étymologique du terme, cf. critère, ce qui permet de distinguer) dans ces lieux où l'on est sur le tranchant... où se joue la maladie ou la mort, se révèle un peu plus l'invisible, ce qui, à l'ordinaire donne de la gravité, à chaque instant du poids : pour le monde, de l'or-

dinaire, Dieu est absent, de la souffrance sans raison encore plus ; eh bien dans la qualité humaine de celui pour qui la vie n'est pas un dû, dans sa discrétion, parfois dans son écrasement, dans sa dérélition, dans son inutilité de juste, Dieu se révèle. Et, témoin de cela dans un de ces lieux « critiques », j'ai à rendre grâces.

Dieu se révèle là où, pour le monde, il est absent, dans ce qui le nie. On peut le dire, je crois, à partir des lieux critiques où, dans la qualité d'une mort en particulier, on voit qu'il « relève » les humbles. C'est ce qui ouvre les yeux à l'invisible. Mais il faut alors aussi aller jusqu'au bout : si Dieu se révèle dans ce cas, comme celui qui « relève », il « est » aussi dans l'« absence » pure et simple — dans le « nivellement » bien sûr (cf. Kierkegaard) mais aussi dans le « négatif » même, et dans l'absurde de la souffrance injustifiable — il ne cesse d'y mourir. Dieu meurt dans l'absurde du monde dominant qui se donne en modèle, absurde criant dans l'endroit critique de l'hôpital, Dieu meurt dans le monde de celui qui ne sait pas vivre, à force de courir derrière une illusion de vie, et qui ne sait donc pas mourir, et Dieu meurt aussi là où on souffre d'un mal injustifiable. Mais cela on peut oser le dire parce que par ailleurs certains témoins d'humanité vraie, et souvent dans leur souffrance, nous donnent à voir qu'Il « relève » les humbles, qu'Il est donc bien le Vivant là où on ne l'attendait pas. C'est l'histoire de Jésus qui se poursuit, sa mort, bien réelle, à cause du monde, et sa vie qui triomphe là où on ne l'attendait pas. Pour voir l'invisible, il ne nous sera pas donné d'autre signe que le signe de Jonas...

Dans la tradition de l'Eglise

Sans aller, pour l'instant, plus loin dans l'approfondissement, je terminerai simplement en disant donc de là, ma conviction que l'Eglise de Jésus-Christ a parti lié avec ceux qui vivent leur vie dans la fragilité. Ce que je vis à l'hôpital me permet de commencer à comprendre pourquoi en fait l'Eglise dans sa tradition séculaire, à la suite de Jésus de Nazareth s'est toujours intéressée aux pauvres : car

enfin ce n'est pas forcément une évidence, et il ne suffit pas de se contenter de répéter même avec conviction, de réaffirmer fort la « priorité aux plus pauvres », en se référant bien sûr à l'Évangile, pour que ce parti pris soit pensé : en quoi Dieu, la manifestation de Dieu a à voir avec le manque, la dérélition, l'« absence »...

C'est pourquoi je me sens bien envoyé par l'Église, et en communion avec sa tradition, en étant à l'hôpital : sur un plan fondamental du moins ; car ma pratique à moi qui suis mêlé en plein dans les eaux troubles de l'agir médical et infirmier, où l'on essaye de faire ce que l'on peut, au moment donné, cas par cas, sans grands principes — en particulier en ce qui concerne les questions d'euthanasie — ma pratique n'est certainement pas un fidèle reflet de l'enseignement orthodoxe de l'Église, venant d'en Haut, sur ces problèmes.

Quand il s'agit d'abrèger de quelques heures ou quelques jours les souffrances d'un mourant, en général inconscient, quand — cas rare (l'unique qui me sois arrivé), j'ai posé la perfusion létale, sur prescription médicale, à une dame venue sur ses deux jambes dans le service, pour en finir, selon sa décision, avec son long martyr — j'ai conscience de n'être pas dans la droite ligne du magistère... Mais je me dis que, compromis comme tout le monde avec ces problèmes, repéré comme croyant et comme prêtre, je présente aussi un aspect de l'Église, qui se mouille en plein combat, là où rien n'est clair, qui se risque humblement, vulnérable (elle aussi) qui n'a pas réponse à tout... Même si par ailleurs, la même Église a sans doute aussi raison de réaffirmer les grands principes... Seulement, chacun son travail...

Toutefois, au risque d'étonner, je dirais que ces questions dites d'« éthique » me paraissent secondaires, en tout cas tributaires d'une attitude de fond, liée à une réflexion de fond qu'il est nécessaire de mener (à l'intérieur de laquelle les éléments d'éthique interviendraient comme conséquences) : confronter la situation critique de ceux pour qui « y a pas de Bon Dieu » au donné de la « Révélation » chrétienne. Risquer sa foi dans l'aventure de l'absence comme « mort de Dieu », acquérir, à partir du lieu « critique » du « savoir vivre »... avant de « faire la morale » quoi !

En recevant ce dernier numéro de l'année

abonnez-vous

à

la Lettre aux Communautés

pour 1991

merci

Bulletin de réabonnement pages 71 ou 72

Je m'appelle Jean - Michel CUNY, je suis membre des Missions Etrangères de Paris. J'ai vécu un grand nombre d'années en Corée du Sud et, actuellement, je suis à Paris où je travaille dans différents services, dont l'un s'appelle « Echanges France-Asie ». A côté de moi, se trouve sœur Michella MOTOSE, japonaise, qui travaille beaucoup avec nous. Michella est une convertie : elle est passée du bouddhisme au catholicisme, à l'âge de 20 ans.

L'Asie, c'est 3/5^e de la population du monde : c'est énorme ! Deux nouveaux-nés sur trois sont Asiatiques et 50 % des Asiatiques ont moins de 20 ans, ce qui veut dire que l'Asie est très peuplée et aussi très jeune. L'Asie, c'est une très grande diversité de situations : des pays de très grande pauvreté, des pays en voie de développement, des pays développés, des pays surdéveloppés, à un certain point de vue. Diversité aussi au point de vue religieux : en Asie, toutes les grandes religions du monde sont

présentes, et d'une façon majoritaire.

Pour illustrer mon propos, je me bornerai de partir de l'exemple de la Corée et un peu du Japon. Bien sûr, il faudrait parler d'autres pays pour parler vraiment de l'Asie, mais c'est trop vaste. Je parle de la Corée parce que ce pays, que je connais pour y avoir vécu, qui l'aime et apprécie, fut ruiné, il y a 35 ans, au cours d'une guerre fratricide, en 1950 : il n'y avait plus de routes, plus d'électricité, plus rien. Et, aujourd'hui, la Corée est un pays développé, comme vous pouvez le voir de temps à autre dans les reportages à la télévision. N'ayant pas de matières premières, ses seules richesses sont sa main-d'œuvre, la volonté de travailler, de s'en sortir aujourd'hui. Le réseau des routes et autoroutes est remarquable, plus développé que chez nous (les embouteillages aussi d'ailleurs), car la Corée s'est lancée dans la construction automobile, il y a une vingtaine d'années, et, d'ici la fin du siècle, elle aura rattrapé la France

Sur toute la terre
Nous lierons ensemble
[ces millions de mains
Nous attacherons
[ces millions de regards
Avec l'acier le plus pur,
Avec les racines
[les plus tenaces,
Nous tisserons par-dessus
[les frontières
Par-dessus la terre et
[le ciel clair
Un filet aux millions de
[mailles
Pour capturer la vie.

Armand MONJO

dans la production automobile. On ne voit pas encore de voitures coréennes en France, mais ça viendra. La construction navale s'est beaucoup développée aussi. La Corée talonne le Japon à bien des points de vue. D'ailleurs, la motivation principale des Coréens est de faire mieux que le Japon. Tout cela a amené une amélioration des conditions de vie : la durée de vie a augmenté, pour les Coréens, et les Coréens sont extrêmement souples par rapport à la situation aujourd'hui. Par exemple, le Sud du pays, qui a vécu longtemps dans l'isolement par rapport à tout le monde communiste, essaye aujourd'hui d'avoir des relations économiques avec un bon nombre des pays de l'Est, pour pouvoir développer son économie.

« Développer », oui, mais à quel prix ? Et quelle est la valeur de ce développement ? Telle est la question que l'on peut se poser quand on sait, par exemple, que la Corée bat, aujourd'hui, le triste record mondial du nombre de suicides, touchant aussi bien des jeunes

écrasés par la scolarité que des ménages qui n'arrivent pas à joindre les deux bouts, ou des paysans qui croulent sous le poids des dettes (le monde paysan est particulièrement éprouvé). En Corée, 63 % de la population travaillait dans l'agriculture, quand j'y suis allé, en 1956 ; aujourd'hui, 23 %. Actuellement, une fille coréenne hésite beaucoup à épouser un paysan coréen, parce qu'il n'a pas d'avenir. Alors, elle va chercher à la ville. Les paysans se battent pour essayer de défendre leur travail, qu'ils estiment être un travail de valeur, mais ils se battent souvent contre du vent. Ils ont beaucoup de mal : le gouvernement ne les aide pas du tout. Dans les grandes entreprises, la situation de l'ouvrier s'est beaucoup améliorée ; les salaires sont pratiquement l'équivalent des salaires que l'on trouve chez nous. Par contre, dans les petites entreprises - les entreprises de sous-traitance - qui emploient une grande main-d'œuvre, les salaires sont encore très inférieurs, en-

tre 1 000 et 3 000 F. C'est donc très peu, relativement.

Un autre problème - celui des heures supplémentaires - montre que ce développement ne se fait pas à n'importe quel prix. La législation prévoyait 48 heures de travail par semaine. Mais, s'il y a entente entre le patronat et les syndicats (longtemps, les syndicats ont été du côté du patronat), cela peut aller jusqu'à 60 heures de travail par semaine, parfois plus. La Corée n'est pas membre de l'Organisation Internationale du Travail. Et, au Japon, d'après ce que j'ai vu récemment, la législation du travail, pour les femmes, prévoit que les heures supplémentaires ne doivent pas dépasser 6 heures par semaine, soit 150 heures par an. Une joiciste du Nord du Japon, de la région d'où vient la sœur, m'écrivait : « J'arrive à 25 heures supplémentaires par semaine, soit un total de 100 heures supplémentaires par mois, alors que la loi ne permet que 150 heures par an. Sur ces 100 heures, seules 10 à 15 sont payées ». Voilà donc une situation

bien difficile, et les ouvriers ont bien du mal à s'y défendre. Les congés, également, sont encore peu nombreux, aussi bien en Corée qu'au Japon : 1 à 2 dimanches par mois dans certaines petites entreprises, et 2 à 3 jours de vacances par an. Les accidents de travail sont souvent l'occasion de virer un ouvrier : il n'a pas de recours, comme ici en France. J'ai connu moi-même bien des ouvriers qui, à la suite d'un accident de travail, ont perdu leur emploi du jour au lendemain, sans aucun recours possible. Cela, heureusement, évolue ; petit à petit, la Sécurité Sociale commence à s'installer, aussi bien en Corée qu'au Japon, mais c'est encore trop coûteux pour bien des gens qui hésitent à payer les cotisations avant de bénéficier de cette sécurité.

Autre problème : les parents paient très cher pour que leurs enfants puissent faire des études. Car tous pensent, à tort ou à raison, que, pour s'en sortir, pour que les enfants ne connaissent pas les difficultés que eux ont connues, il faut

des diplômes. L'école primaire et secondaire est pratiquement pratiquée à 99 %. 25 % des jeunes Coréens continuent à l'Université. Tous ne vont pas jusqu'au bout mais il y a beaucoup de diplômés. Actuellement le chômage, en Corée ou au Japon, se trouve davantage parmi les gens formés que parmi les ouvriers. Un chauffeur de taxi, rencontré à Séoul en octobre dernier, me disait : « Il n'y a aucun problème pour trouver du travail pour un ouvrier qui cherche du travail en Corée ».

Alors l'Eglise, dans tout cela ? Elle se préoccupe effectivement de cette situation. L'Eglise, au Japon, c'est une toute petite minorité, une poignée de gens : 0,4 % de la population japonaise. Et s'il y a une JOC, s'il y a une ACO, en Corée comme au Japon, la majorité de leurs membres ne sont pas baptisés, ne sont pas chrétiens, mais sont sensibles au message de l'Évangile et aux valeurs véhiculées par l'Évangile. Ce petit nombre (plus important en Corée où les catholiques repré-

sentent 6 % de la population essaie tout de même de faire quelque chose en dehors des paroisses, qui sont prises par tout un système d'administration, d'accueil de catéchumènes... En Corée surtout, il y a un très grand nombre de conversions, aujourd'hui, parce que les gens disent chercher la paix du cœur, par le baptême. Dans un pays bousculé, bouleversé, séparé en deux, où la guerre peut reprendre du jour au lendemain, ils cherchent la paix du cœur et ils trouvent cela dans l'Évangile, disent-ils. Alors, dans les paroisses, on ne se préoccupe peut-être pas suffisamment des problèmes sociaux. Par contre, il y a quantité de groupes, de gens, un peu de prophètes, à commencer par le cardinal KIM, mais aussi le poète Kim Shi ha, tel ou tel prêtre pasteur, religieuse, religieux qui s'engagent pour défendre les valeurs de l'Évangile, la liberté, les droits de l'Homme. Ce pays très peuplé, 42 millions d'habitants sur une surface équivalente au cinquième de la France, est loin d'être chrétien.

Donner sa chance à chacun

Pavillon Ecole - Formation

Le pavillon école-formation de Jambville a réuni une soixantaine de personnes très diverses : des jeunes scolaires, d'autres jeunes en responsabilité à la JEC ou au MEJ, des enseignants du public et du privé, des parents ou encore des conseillers d'orientation. Une grande diversité donc, avec cependant un point commun : le souci de se battre pour lutter contre les exclusions et pour tenter de réduire des inégalités injustifiables, pour réduire l'échec scolaire.

Les participants ont tenté de cerner les difficultés et les blocages du système éducatif mais, surtout, ils ont dit ce qu'ils faisaient, chacun à sa place et à sa mesure, pour essayer de faire bouger les choses.

QUELQUES CONSTATS SUR LE SYSTEME EDUCATIF

L'impérialisme du diplôme

Plusieurs participants insistent sur la place trop importante accordée au diplôme. La détention de ce dernier passe avant l'appréciation des compétences humaines et professionnelles. La rémunération est alignée sur le diplôme et ce dernier devient la norme exclusive pour l'embauche d'un salarié. Ainsi, le fait de ne pas avoir le bac constitue un handicap très sérieux pour l'accès de 20 % des jeunes au marché du travail. Il faudrait pouvoir faire usage de critères plus larges.

La rigidité des programmes

Elle découle de la place accordée au diplôme. L'école a pour but de transmettre des connaissances, de dispenser un savoir-faire. Il est donc, à ce titre, nécessaire d'avoir des

programmes qui fixent des étapes. Mais la difficulté vient du fait que ces programmes sont souvent conçus en fonction des meilleurs élèves et donc très lourds. Ils sont, de plus, assez rigides et ne permettent guère de souplesse. Il y a souvent un écart entre le contenu de certaines formations et les exigences de la vie professionnelle correspondante.

On mesure clairement cet écart dans le cas des professeurs, par exemple. L'enseignant spécialisé dans sa matière ou sa discipline n'a pas forcément reçu la formation pédagogique nécessaire à sa formation, à savoir la connaissance et l'approche de l'enfant ou de l'adolescent, de sa psychologie, de son milieu social et culturel.

Une sélection génératrice d'échec scolaire

Ce rôle du diplôme et cette insistance sur les programmes qui en découle donnent l'impression que le système éducatif est un moule très contraignant, qui ne laisse pas d'autre choix que la réussite ou l'abandon sur le bord de la route.

La fonction sélective de l'école est vivement ressentie. Il y a la filière noble, celle qui mène au bac classique et puis les autres filières, vers lesquelles se dirigent ceux qui échouent à un moment de ce processus. Les formations techniques sont aussi considérées comme des formations au rabais. Le travail manuel reste dévalorisé et sans noblesse, bon pour ceux qui « ne suivent pas ».

Un tel système engendre l'échec scolaire. Ceux qui ont des difficultés ne se sentent plus valorisés dans leurs capacités mais uniquement dévalorisés par rapport à la norme, et l'Education Nationale apparaît comme une machine à sélectionner. Elle conforte la dualité qui est en train de se créer, sur le marché du travail, entre ceux qui réussissent et les autres.

Ces mécanismes sélectifs ont des effets pervers sur ceux qui sont peu à peu exclus, à quelque étape que ce soit. Le sentiment de l'échec se développe et se traduit par un rejet de plus en plus catégorique, par l'intéressé, de tout ce qui est scolaire. On a trop fait l'expérience de ces élèves passifs assis au fond de la classe et dépassés par le cours.

L'école n'est pas seule en cause dans cet échec scolaire et on sait le rôle que joue l'environnement de l'enfant, en particulier l'environnement familial. Quand cet environnement est fragile ou instable, quand la langue parlée à la maison n'est pas le français, il y a là un handicap déterminant. Par rapport à cela, l'école ne joue pas le rôle d'un mécanisme cor-

recteur. Au contraire, elle aggrave le retard et le rend irrécupérable. L'égalité pour tous permet à certains de mieux s'en sortir... Mettre tout le monde dans le même moule, suivre le même modèle, ce n'est pas donner à chacun la même chance.

Tout cela aboutit à un grand gâchis de potentiel humain, et les réformes qui se suivent ne changent pas grand chose pour ceux qui sont le plus défavorisés.

UNE PEDAGOGIE DIFFERENCIEE DANS UNE ECOLE PLUS OUVERTE

Une école qui valorise mieux les dons de chacun

Face à ce bilan assez lourd, il apparaît qu'une des priorités dans notre engagement doit être la recherche d'une pédagogie plus adaptée à la diversité des jeunes.

Une institutrice, mère de famille, disait sa manière différente et adaptée de s'adresser à chacun de ses enfants. Ce qui est vrai du milieu familial, où les enfants reçoivent tous la même éducation, est aussi vrai du milieu scolaire. Chaque élève mérite qu'on s'adresse à lui en fonction de ce qu'il est, de son degré d'évolution ou de maturité, des obstacles qu'il rencontre dans son cheminement d'homme en formation.

Les responsables de missions locales qui accueillent des jeunes en situation d'échec, rebutés par le système scolaire et mal intégrés dans la société, sont parfois frappés de constater qu'au fond de chaque jeune, pour peu qu'on prenne le soin et le temps de lire et de déceler ses attentes et ses aspirations, se trouve un minimum de richesses ou de capacités aptes à les sortir de l'exclusion. Sur le site de Mantes par exemple, en 82-83, les jeunes en difficulté réussissaient au bout de 6 ou 7 ans leur insertion professionnelle alors que l'école ne les y avait pas préparés.

On constate souvent cette richesse des uns et des autres dans les activités périscolaires, particulièrement celles qui cherchent à développer l'expression. On découvre alors des capacités et des qualités qui ne se manifestent guère dans la vie purement scolaire. Dans les clubs, des jeunes peu motivés en classe s'investissent et manifestent plus d'ingéniosité et de dynamisme que leur pratique scolaire ne le laisserait supposer. Le savoir y est mieux perçu dans son utilité immédiate et n'apparaît plus comme un bourrage de crâne. Le transfert des compétences s'opère plus facilement qu'il ne se fait entre deux disciplines scolaires.

Ces expériences, très nombreuses, montrent à quel point on aurait intérêt à diversifier la pédagogie pour permettre à des personnalités différentes de se révéler et éviter que ceux que l'abstraction ou la rigidité des programmes rebutent se marginalisent.

Mais il est d'autres aspects sur lesquels on peut intervenir. Les participants du carrefour ont témoigné de différents types d'action qu'ils ont menés de nature à améliorer la vie scolaire en créant de meilleures relations entre les différents partenaires. Les professeurs peuvent avoir un travail plus collectif et l'école peut et doit s'ouvrir en direction des parents, des entreprises mais aussi être en lien avec d'autres acteurs sociaux (DDASS, Justice, missions locales, municipalités, offices du logement). Il faut faire sortir les uns et les autres de leur isolement.

Une meilleure concertation entre enseignants

Les professeurs se sentent souvent « seuls » en face de l'échec :

- l'échec d'une partie de la jeunesse ;
- l'échec d'un système.

Parce qu'ils ne savent pas comment faire, la tentation est grande de reporter la faute sur d'autres : les parents, la société, les étrangers, les cas particuliers...

Ils gardent en eux ce sentiment d'impuissance, n'ayant pas de lieu pour en parler. Ce n'est ni prévu, ni reconnu dans leur travail. Faut-il voir là une autre lacune de notre système éducatif ?

Si certains prennent des initiatives, que l'on peut qualifier d'heureuses et positives, en tout cas onéreuses en temps et en imagination, ils ne sont pas sûrs d'être soutenus. Cela dérange ceux qui font carrière. Cela dérange aussi les responsables de collèges et de lycées.

L'effort concerté des enseignants se fait sentir ou se réalise — mais non sans difficultés — lorsqu'il est question en particulier des P.A.E. (projets d'action éducative). Cela suppose d'y associer les élèves, mais cela inclut aussi la volonté et le soutien des administrations des établissements scolaires et des rectorats. Si ces objectifs sont atteints, tout reste à faire, c'est-à-dire un travail collectif et coordonné des enseignants autour de ces projets. Les enseignants doivent ainsi apprendre à travailler ensemble : cet aspect n'est pas assez développé dans les formations pédagogiques et il est totalement absent des critères mis en avant au moment du recrutement ou des concours.

Des relations plus étroites avec les parents

Si la mobilisation d'équipes d'enseignants s'avère nécessaire, elle n'est cependant pas suffisante pour répondre à tous les besoins. La situation familiale de l'enfant joue souvent contre lui et sa réussite scolaire. On a évoqué, à ce propos, le cas des familles déstabilisées ou déstructurées. L'équilibre de l'enfant garanti par son milieu familial est un des facteurs de sa réussite scolaire. De même, l'enfant est tiraillé lorsqu'il n'entend pas le même langage à l'école et à la maison. Il se trouve désavantagé, sinon handicapé, si les valeurs de la famille et de son entourage sont trop différentes de celles de l'école et de sa classe.

Pour ces raisons, la collaboration maîtres-parents est indispensable. Elle doit permettre aux jeunes d'être de plain-pied dans un monde comme dans l'autre. Ce qui est valable pour un enfant normal issu d'un milieu équilibrant l'est, à plus forte raison, pour ceux qui se trouvent en situation plus ou moins handicapante. Généralement, les familles sont angoissées en ce qui concerne la réussite scolaire et l'avenir de leurs enfants. Cette angoisse touche aussi les plus pauvres. Mais ces familles se croyant totalement démunies, s'en remettent totalement à l'école, attendant tout de celle-ci. De ce fait, elles rejoignent assez peu les associations de parents d'élèves. Pourtant, ces associations ont un rôle irremplaçable, mais trop souvent peu pris au sérieux.

Rétablir le lien entre formation et emploi

Tout le monde est convaincu que le cloisonnement entre le système éducatif et le système productif ou, tout simplement, la vie professionnelle et active est dommageable pour tous, y compris en premier lieu pour les plus défavorisés.

Le système éducatif embrasse tout ce qui est formation initiale et professionnelle. Le système productif, quant à lui, assure très peu une responsabilité en matière de formation. Les entreprises embauchent plus facilement des gens formés, voire expérimentés. Elles recrutent de plus en plus sur diplôme, comme si celui-ci était censé résumer toutes les qualités de la personne recrutée.

D'un autre côté, les enseignants ignorent souvent tout du système productif vers lequel ils destinent les jeunes en formation et de ses contraintes.

Cette coupure se prolonge parfois pour des raisons idéologiques. Cette coupure, ainsi qu'un certain nombre d'idées toutes faites, soutiennent la société à deux vitesses. A cette idée, par exemple, que « seuls les gens qualifiés sont rentables » se laissent prendre les

enseignants comme les chefs d'entreprise. Un rapprochement et une collaboration entre eux seraient des plus fructueux pour reconnaître l'existence de capacités et de qualités humaines et professionnelles chez quelqu'un, indépendamment du diplôme. Quand verra-t-on des postes ne nécessitant aucune qualification revenir à ceux qui n'en ont pas, alors qu'ils sont souvent et de plus en plus occupés par des diplômés qui ne trouvent pas là le moyen de mettre en œuvre tous leurs talents ? On a cité le cas de titulaires du baccalauréat qui prennent les places de caissières dans les grandes surfaces. Dans un tel système, les jeunes sans formation ou avec une faible qualification se verront de plus en plus refuser les postes qui leur conviennent et passeront d'un chômage d'attente à un chômage d'exclusion.

Il faut parier sur les hommes plus que sur la porte par laquelle ceux-ci sont sortis du système scolaire. Tout homme a des capacités réelles d'adaptation, mais il a besoin qu'on lui laisse sa chance, qu'on lui fasse confiance et qu'on valorise ses possibilités, et l'entreprise peut ici jouer un rôle important.

L'accès à l'emploi des moins favorisés est difficile. Ceux qui n'ont connu que l'échec, parce qu'ils ont accumulé les handicaps, ont besoin d'une transition professionnelle. L'enseignant qui les suit ou les responsables de la mission locale pourront les aider à réussir leur insertion dans le monde du travail, mais à condition de s'assurer de l'écoute bienveillante et de la collaboration des chefs d'entreprise et de l'encadrement. L'apprentissage tout court d'une vie normale est parfois nécessaire pour que ce type de jeunes puisse se structurer : il lui faut savoir-être autant que savoir-faire et cela veut dire : avoir envie de travailler, être à l'heure, être sérieux. Une fois assurée et acquise cette maîtrise du comportement, la confiance en ses capacités, le besoin d'une formation se fera sentir et pourra s'inscrire dans le cadre d'un projet professionnel.

Enfin, l'école doit assurer l'entrée dans la vie active avec une formation compatible avec l'évolution prévisible du marché du travail.

Pour toutes ces raisons, l'Ecole et l'Entreprise ne peuvent s'ignorer, le décloisonnement est indispensable. On a signalé des exemples de réussite dans ce domaine. En effet, lorsque des efforts de travail en commun ont été réalisés, les clivages idéologiques, qui faisaient obstacle au départ, disparaissent et tout le monde y gagne : le jeune en formation (apprentissage - alternance - stage), l'entreprise et les enseignants.

Avec les formations en alternance qui se mettent en place de façon plus systématique aujourd'hui, ce nécessaire rapprochement se fait peu à peu. Mais tout n'est pas joué pour autant. Il y a alternance et alternance. S'il y a parfois de bons résultats, certaines en-

treprises ne sont pas prêtes à jouer le jeu. L'alternance, en effet, peut servir d'alibi pour utiliser une main-d'œuvre à bon marché.

Il faut espérer que ce type de formation se développe. Ceux qui ont le plus d'expérience, à ce niveau, conseillent la mise en place et la signature d'une convention Ecole-Entreprise. Ils signalent une évolution des mentalités, chez les chefs d'entreprise.

La classe n'est pas le seul lieu où l'on apprend quelque chose : la cellule familiale joue un rôle fondamental, les rencontres des jeunes entre eux, les médias sont aussi des lieux d'apprentissage. Il faut donc faciliter les passages entre ces différents univers pour mieux valoriser les différentes façons d'apprendre. Et l'entreprise peut aussi jouer sa partie dans ce concert.

Un autre rapport entre élèves et enseignants

Des jeunes présents au carrefour ont dit leurs frustrations en ce domaine. Ils ont le sentiment d'être souvent partie négligeable, aussi bien pour les enseignants que pour l'administration. Ainsi, les délégués de classe souffrent-ils d'être à peine tolérés, de rencontrer parfois l'opposition des responsables de l'établissement. Ils aimeraient avoir une meilleure formation pour cette fonction.

Les adultes doivent être plus attentifs aux besoins des jeunes et à leurs aspirations. Ils ne peuvent pas être de simples répétiteurs ; ils doivent aussi encourager les élèves à prendre des décisions, à construire leur personnalité. Le jeune n'est pas un cerveau à remplir.

Des moyens renforcés avec discernement

Ceux qui détiennent les cordons de la bourse sont évidemment impliqués dans cette aventure. Engager des initiatives qui sortent du « classique » ne peut se faire sans effort financier.

Au plus haut niveau, on consacrera des sommes importantes pour former l'élite de demain. On est prêt à faire l'effort nécessaire pour atteindre l'objectif 80 % de bacheliers en 2000. Mais il ne viendra pas à l'idée de consacrer des sommes pour lutter contre l'échec scolaire ou, tout simplement, pour les 20 % qui ne seront jamais bacheliers.

En raison de cet état d'esprit, on déplore souvent des financements qui ne viennent pas ! Il n'y a pas de financement à long terme pour les cas qui nous préoccupent. Cepen-

dant, on a cité le cas d'initiatives pour lesquelles un budget a été ouvert. Cela reste ponctuel, semble-t-il ; c'est du coup par coup. On ne laisse donc guère le temps de la création. Et, si la priorité des priorités reste l'élite à laquelle on accorde plus facilement le temps, l'argent et le personnel, il faut bouger à la base pour changer peu à peu les pratiques et les mentalités. Mais il faut frapper à la porte, à la bonne porte...

Faciliter l'orientation

Les initiatives évoquées ci-dessus pour faciliter les relations entre tous les partenaires de la formation devraient enfin permettre de faciliter l'orientation. Celle-ci est une chose sérieuse et complexe, qui ne se joue pas en une seule fois et au même âge pour tous. Et personne ne peut se substituer au jeune dans le choix qu'il a à opérer.

Une plus grande souplesse serait donc nécessaire, dans ce domaine, pour permettre des corrections que la rigidité actuelle ne favorise guère. Un projet de vie doit se construire avec les différents partenaires que nous avons mentionnés. Il peut se réajuster en cours de route.

Les jeunes supportent mal d'être dépossédés de leur orientation, et des conseils de classe ont parfois bloqué certains dans leur parcours sans qu'ils aient eu la possibilité de réagir. A cette étape essentielle de la vie d'un jeune, il faut donc lui fournir les aides nécessaires.

Donner à chacun sa chance, par une pédagogie plus souple et par des relations plus étroites entre différents partenaires, tels nous semblent donc les objectifs à viser pour une transformation du système scolaire.

L'école n'a pas pour seule finalité de remplir les cerveaux. On ne peut accepter non plus qu'elle accentue les divisions sociales. Sa finalité doit être de former des hommes complets et des citoyens.

D'où la nécessité de lutter contre l'échec scolaire et l'exclusion, de mieux concevoir le lien entre la formation donnée à l'école et celle reçue à l'intérieur de l'école, entre la formation initiale et la formation continue qui achèvera de former un professionnel complet.

Les diplômés et les programmes ne sont pas tout. Former quelqu'un, c'est renforcer sa personnalité. C'est ce que nous voudrions faire en nous attachant plus spécialement au sort de ceux qui, aujourd'hui, sont exclus à quelque niveau que ce soit.

Figures missionnaires

Jean Vinatier

Je viens de recevoir deux livres, récemment parus, qui présentent un intérêt exceptionnel pour la Mission, L'un, que je présente ci-après, est une thèse de doctorat. L'autre concerne Monseigneur Ancel.

Sur la couverture de « Stratégies catholiques et Monde Ouvrier », trois portraits : l'abbé Godin, le père Augros, Madeleine Delbrel, ainsi que le titre de la retentissante lettre du Cardinal Suhard : « Essor ou déclin de l'Eglise ».

■ Robert WATEBLED — **Stratégies catholiques et Monde Ouvrier dans la France d'après guerre.** Editions ouvrières, Paris 1990.

Jamais sans doute les premières archives de la Mission n'avaient été explorées et exploitées avec tant de soin. Qu'il s'agisse de la Mission de France ou des Missions nées à la même époque (le livre se situe entre 1940 et 1954), deux noms reviennent sans cesse dans le récit : celui du Cardinal Suhard et celui du Père Augros. Même si d'autres noms bien connus se retrouvent dans ces pages (Delbrel, Depierre, Godin, Lœw, Michonneau, Perrin, etc...), ces deux personnalités dominent l'ensemble : leur pensée, à l'évidence, a guidé alors l'essor missionnaire.

Le Monde ouvrier — ou plus exactement « la classe ouvrière » — eut une place déterminante. C'est que cette classe ouvrière, à l'époque, était au zénith de son influence, avec le parti communiste. Et l'Eglise était loin de s'en rendre compte. Madeleine Delbrel n'hésitait pas à dire que, seuls, catholiques et communistes comptaient à Ivry, même si les seconds étaient, de loin, les plus nombreux et si on était obligé de se décider en fonction de leur idéologie.

Le livre se lit avec aisance. Les débuts de la Mission y sont racontés avec tous ses traits déterminants : l'appel particulier adressé à des prêtres, le choix très net du clergé séculier (à la différence des Pères Epagneul et Lœw, qui ont fait le choix de la vie religieuse, plus particularisée et moins universelle), la situation paradoxale des équipes, écartelées entre leurs options missionnaires et les choix diocésains plus traditionnels ; la conscience très nette que c'est

un monde nouveau, une culture nouvelle qu'il faut évangéliser ; une mission qui était en germe dans « le cœur sacerdotal » de Ste Thérèse de Lisieux... Bref, ce chapitre, complété par les nombreux aperçus sur la Mission et la réflexion jamais en repos du Père Augros, tout cela donne des bases sûres et un bon point de départ à qui voudra maintenant approfondir tel ou tel aspect de cette Mission.

Si je me suis étendu un peu plus longuement sur ce qui concerne la Mission de France, il faut souligner l'intérêt des autres chapitres.

L'étude sur « Masses ouvrières », dont la parution fut saluée avec joie par le Cardinal Suhard, pour « produire un choc dans les âmes », est très précise. A noter la reproduction intégrale d'un document exceptionnel : la déclaration commune sur **Mission et Action Catholique**, signé de l'ACI (Toulisse), l'A.C.O. (Guérin et Hua), l'A.C. rurale (Boulard et Lanquetin), la Mission de France (Augros) et la Mission de Paris (Hollande). Cette déclaration voulait mettre fin à un long débat, stérile et dérisoire. « Le plus grand obstacle à l'effort missionnaire ne vient pas des milieux païens impénétrables, ni même des routines et des lenteurs de certains milieux catholiques « bourgeois », mais bien du **manque de coordination des efforts** ». Hélas le cloisonnement invraisemblable des diverses instances nationales devait prolonger — parfois jusqu'à nos jours — ce navrant et stérile débat.

Il me reste peu de place pour signaler l'intérêt des autres chapitres. Celui sur « Paroisse et Communauté Missionnaire » évoque la figure du Père Michonneau. On sait la collaboration chaleureuse de la Mission de France à cet effort. Les particularités de l'apostolat singulier du Père Lœw sont bien analysées. Le grand chapitre sur l'action de Madeleine Delbrel révèle qu'elle se sépara nettement du communisme lorsqu'elle eut compris que l'amour du prochain impliquait pour elle l'amour de Dieu. « Jeunesse de l'Eglise » montre les incompréhensions suscitées par l'œuvre de Montuclard et les dérives qui s'ensuivirent. Enfin, est présenté en détail, dans son déroulement et ses conséquences, le drame de 1953-1954 et l'arrêt des P.O.

Le livre s'arrête là. Rien ne fut plus pareil, après ces événements. Ni l'élan des efforts missionnaires suscités par le Cardinal Suhard, ni l'essor du Séminaire de la Mission de France, ni le soutien des évêques ne furent les mêmes. Il fallait, à nouveau, découvrir une nouvelle manière de situer l'Eglise dans le monde. Et déjà, dans ces limbes de l'Histoire, se préparait le Concile...

Un bon livre, qu'on ne saurait trop recommander.

■ Olivier de BERANGER — **Alfred Ancel : un homme pour l'Évangile.** Le Centurion, Paris 1990.

« Voici la biographie de celui qui fut l'une des personnalités des plus marquantes de ce temps ». C'est ainsi que le Père Decourtray présente ce gros livre de près de 500 pages. On peut se demander s'il n'était pas trop tôt, 4 ans après sa mort, pour entreprendre cette œuvre. Je sais, par expérience, que c'est difficile. Le temps n'a pas encore pu décanter une pensée originale et des engagements personnels très divers. Mais l'œuvre est là et je crois qu'elle nous donne l'essentiel d'une vie bien remplie.

Pendant plusieurs années, j'ai travaillé avec le Supérieur du Prado, au sein de cette Commission qu'on appelait justement la « Commission des Supérieurs » qui, d'abord officieuse — c'était le bon temps ! — devint un des organismes consultatifs importants de la Mission Ouvrière, en y perdant un peu de sa spontanéité. Fils de la Charité, Prado, Petits Frères de Foucaud, Mission de France, Mission de Paris, on y échangeait librement, sous la direction de l'abbé Bonnet, secrétaire général de la Mission Ouvrière. Tout ce qui concernait l'apostolat en monde ouvrier était passé au crible. Mgr Ancel arrivait toujours avec un a-priori favorable au dialogue. Son charisme intellectuel lui faisait toujours poser des questions pertinentes sur les sujets les plus brûlants. Seul évêque du groupe, il avait l'humilité de ne jamais accaparer la parole et de rester simplement l'un de nous, porte-parole non de l'épiscopat, mais du Prado.

Le Cardinal Suhard, une fois encore, avait d'instinct deviné sa valeur, en le proposant comme évêque d'un diocèse. Mais l'intéressé avait jugé que le Prado avait besoin de lui : il en sera, pendant 30 ans, le Supérieur... Et l'archevêque de Paris tiendra cependant à être présent à son sacre et à le féliciter, sans arrière-pensée.

Il appartient aux Pradosiens de dire tout ce qu'ils doivent à cet apôtre, « converti » par le Père Chevrier. Son rayonnement a attiré au Prado un nombre considérable de prêtres de valeur.

Prado et Mission de France

Nous savons mieux que personne les liens — pourquoi ne pas le dire privilégiés ? — entre le Prado et la Mission de France. En lisant attentivement ce livre, on comprendra mieux les convergences et les complémentarités ou divergences de ces deux groupes de prêtres.

Au départ, celles-ci étaient peu visibles. A tel point que plusieurs prêtres voulaient à la fois appartenir au Prado et à la Mission de France. Mais les personnalités spirituelles du Père Augros et de Mgr Ancel obligèrent rapidement à faire le choix.

Prêtres diocésains

La plupart des prêtres du Prado, après avoir reçu leur formation particulière s'insèrent dans un diocèse déterminé. Cela permit à Mgr Ancel de publier un vibrant plaidoyer pour le clergé diocésain, qui choqua nombre de religieux. Il n'est cependant pas douteux que le Père Ancel garda toujours, au plan de la formation sacerdotale, une sorte de hantise de la perfection spirituelle, qui s'apparente un peu à une formation religieuse.

Quant à la Mission de France, les prêtres appartenant à un corps, qui a sa structure au-delà de celle de chaque diocèse — tout, au départ, l'incitait à devenir un « ordre religieux ». On sait assez comment, sous l'influence en particulier de Madeleine Delbrel, le Père Augros et les prêtres de la Mission optèrent résolument pour rester simplement « diocésains ». Car ils sentirent rapidement que le degré de « déchristianisation » de la France demandait que tout le clergé travaille dans le sens de la Mission, et **pas seulement quelques unités**. Le Supérieur du Prado traduisait cela de son côté, en soulignant qu'il n'y avait pas seulement « disparition de la foi, mais de l'humus chrétien, dans les couches de la population française ».

" Annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres "

Ici encore, Mission de France et Prado se rencontrent mais avec des nuances précises. Chaque fois qu'ils le peuvent, les prêtres — et les frères — du Prado s'insèrent, à la suite du Père Chevrier, au milieu des plus pauvres matériellement, réellement pauvres au plan humain et culturel. Ce fut la hantise de ce grand bourgeois et intellectuel lyonnais qu'était le Père Ancel. Il avoue y arriver difficilement, surtout lorsqu'il s'agit de « penser » comme les pauvres. Il y arrivera cependant, au bout de trois ans d'insertion à Gerland, comme il l'a longuement analysé dans son livre : « Cinq ans avec les ouvriers ».

Dès le départ, à la Mission de France, si l'option pour les plus pauvres a été immédiate, il est clair qu'il s'agissait de ceux qui étaient « **pauvres de foi** », les plus loin du Christ et de l'Eglise, quels que soient les milieux auxquels ils appartiennent. C'est pourquoi, à côté des ouvriers d'usine ou des travailleurs ruraux, des prêtres de la M.D.F. s'inséreront dans le milieu des ingénieurs et des intellectuels, à côté d'aumôniers — ou d'éducateurs — de prison, on y

trouvera des médecins. Mais leur souci sera de vivre eux-mêmes pauvrement dans ces milieux les plus divers. Ce sera même la pierre de touche de leur action missionnaire.

La rencontre des incroyants

C'est un des leitmotiv du livre sur Mgr Ancel. Son cheminement concret sur le terrain s'accompagnait toujours d'une analyse philosophique et psychologique de l'incroyance. Ce sont les pages les moins accessibles du livre. Car ce pasteur fut toujours tiraillé entre sa formation première à Rome et ses découvertes évangéliques et il n'est jamais complètement arrivé, semble-t-il, à une synthèse satisfaisante.

Pour faire bref, disons qu'à la Mission de France, la rencontre avec des incroyants va de soi, sans aucun préalable intellectuel. C'est seulement après la rencontre que se posent des questions neuves à la plupart et que cela devient un sujet de méditation jamais épuisé.

Les prêtres-ouvriers

C'est presque simultanément que les prêtres-ouvriers sont nés dans nos deux institutions. Mais ils avaient d'abord surgi à Paris : Camille Folliet, André Depierre, Bernard Tiberghien... « C'étaient des hommes solides, enracinés dans les terroirs de province, qui étaient montés à la capitale pour y devenir témoins de l'Amour de Dieu parmi des frères dont ils voulaient partager les dures conditions d'existence dans un espace jusqu'alors peu pénétré par l'Eglise ». D'abord perplexe devant ce qui le surprenait, Mgr Ancel n'oubliera jamais qu'un des P.O. de Lyon, qu'il suivait attentivement, lui lança : « Si vous voulez nous comprendre, venez avec nous ! ». Il essaya de le faire, quelques années plus tard, après la première crise, à Gerland. Il est de fait que cet évêque fut un des plus ardents défenseurs des P.O., contre vents et marées. Il évolua, comme tout le monde, sur leurs raisons d'être. Il n'était plus question de prédication « charismatique » dans le monde ouvrier. Il fallait être là, simplement pour « faire mystère », de telle sorte que la vie de ces prêtres soit inexplicable si Dieu n'existait pas. Mais Mgr Ancel en arrivera, un jour, à comprendre que, pour cette œuvre de très longue haleine, il fallait aider chacun à aller **jusqu'au bout de son propre idéal**, faisant confiance à Dieu pour renouveler les cœurs, le moment venu. Au-delà même de la vie cachée de Nazareth (idéal qui a marqué tant de P.O.), il avoua : « Les P.O. sont allés jusqu'au dépouillement total. Il ne leur reste que l'essentiel : l'Eucharistie et partager la vie des pauvres ». Il eut plus de mal

à accepter certains « engagements temporels », mettant toujours l'accent sur une vie spirituelle sans failles.

Dialogue avec le marxisme et avec les communistes

C'est sûrement l'accent le plus original de la vie de cet évêque. Ce dialogue devait le mener très loin. Sans cesse, il éclaira les failles humaines et spirituelles de la doctrine, en même temps qu'il reconnaissait la générosité et les valeurs personnelles des hommes. Cela le conduisit à faire éditer un de ses derniers livres aux Editions Sociales, qui publient les ouvrages officiels des communistes, après, il est vrai, que les éditeurs catholiques l'aient refusé !

Il était très loin d'être suivi, dans cette voie, par tous les évêques et tous les chrétiens. Pour répondre au flot des lettres injurieuses, il écrivit une réponse magnifique qui ne fut jamais publiée : le livre nous en donne l'essentiel. Elle nous livre le fond de sa pensée.

« 1. Je n'ai jamais accepté de lier la doctrine de l'Eglise à un système économique : j'ai dénoncé, plus d'une fois, les injustices sociales du capitalisme.

2. **J'ai dit que j'aimais les communistes.** Mais comment pourrais-je faire autrement ? Dieu les a tant aimés, eux, comme tous les hommes... Pour être vraiment disciple du Christ, je devrais être capable d'aimer un communiste au point de mourir pour le sauver, si c'était nécessaire.

Je sais que le communisme constitue un danger immense pour la foi... J'ai toujours fait ce que je pouvais pour apporter la lumière afin que les chrétiens soient avertis. Mais qu'on ne me demande pas d'oublier ou de haïr les communistes ! Cela, je ne le peux pas ; autrement, je ne serais plus disciple du Christ.

3. **J'ai dénoncé ceux qui se croyaient tout permis pour détruire le communisme ».**

Je pense qu'on touche ici un des sommets de cette vie d'apôtre. Et je sais bien des prêtres de la Mission qui, avec des nuances, auraient signé alors cette profession de foi.

Aurai-je réussi, par ces lignes, à montrer les richesses de ce livre, un peu touffu peut-être ? Je l'espère. En parlant du père Lorenzo, de la Mission de France, Madeleine Delbrel avait écrit : « Une voix qui criait l'Evangile ». Selon ses charismes personnels, on peut dire, je crois, de Mgr Ancel : « Un évêque qui criait l'Evangile ». Faisant cela, il était bien alors, l'écho de la voix du Père Chevrier.